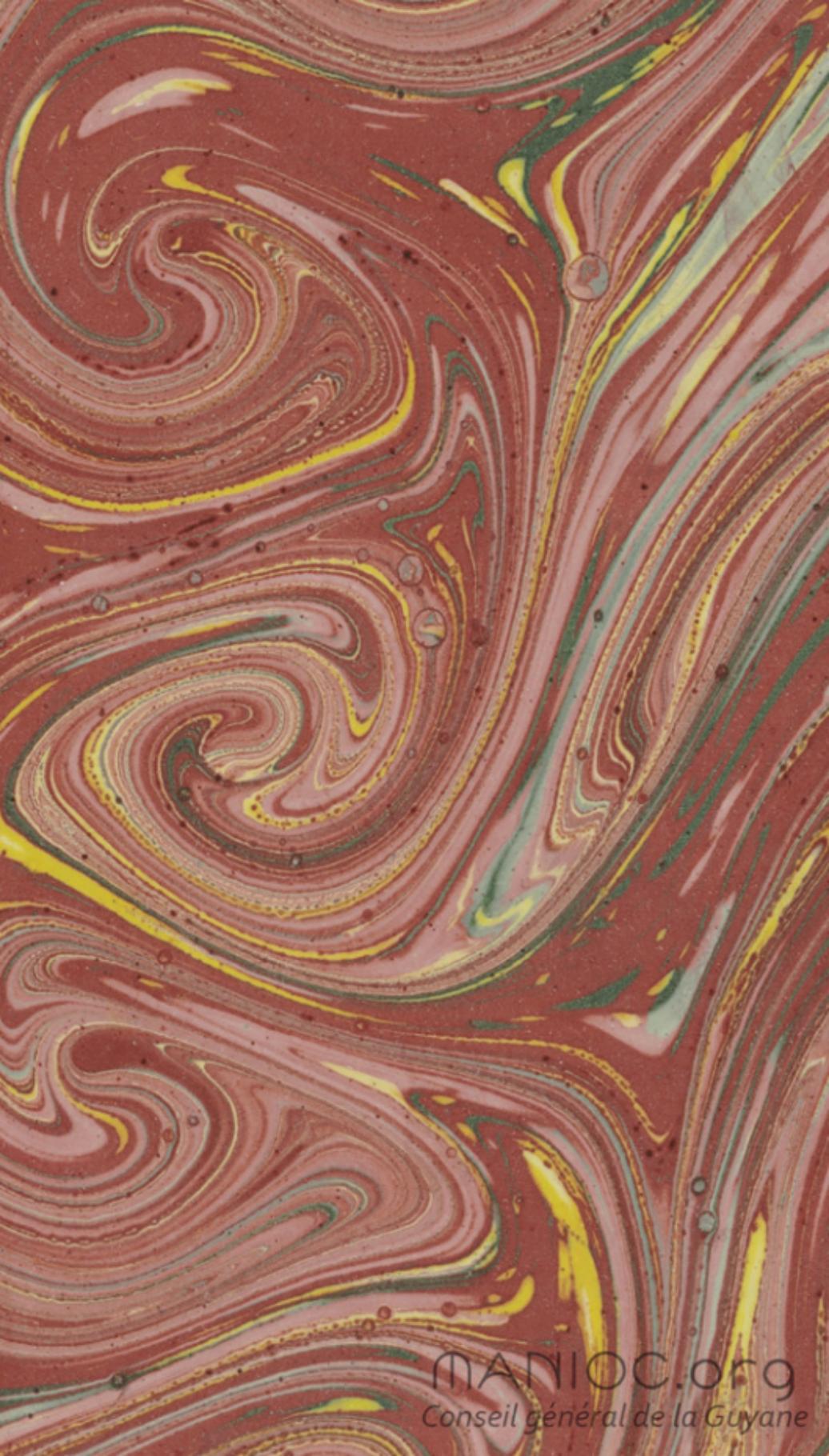
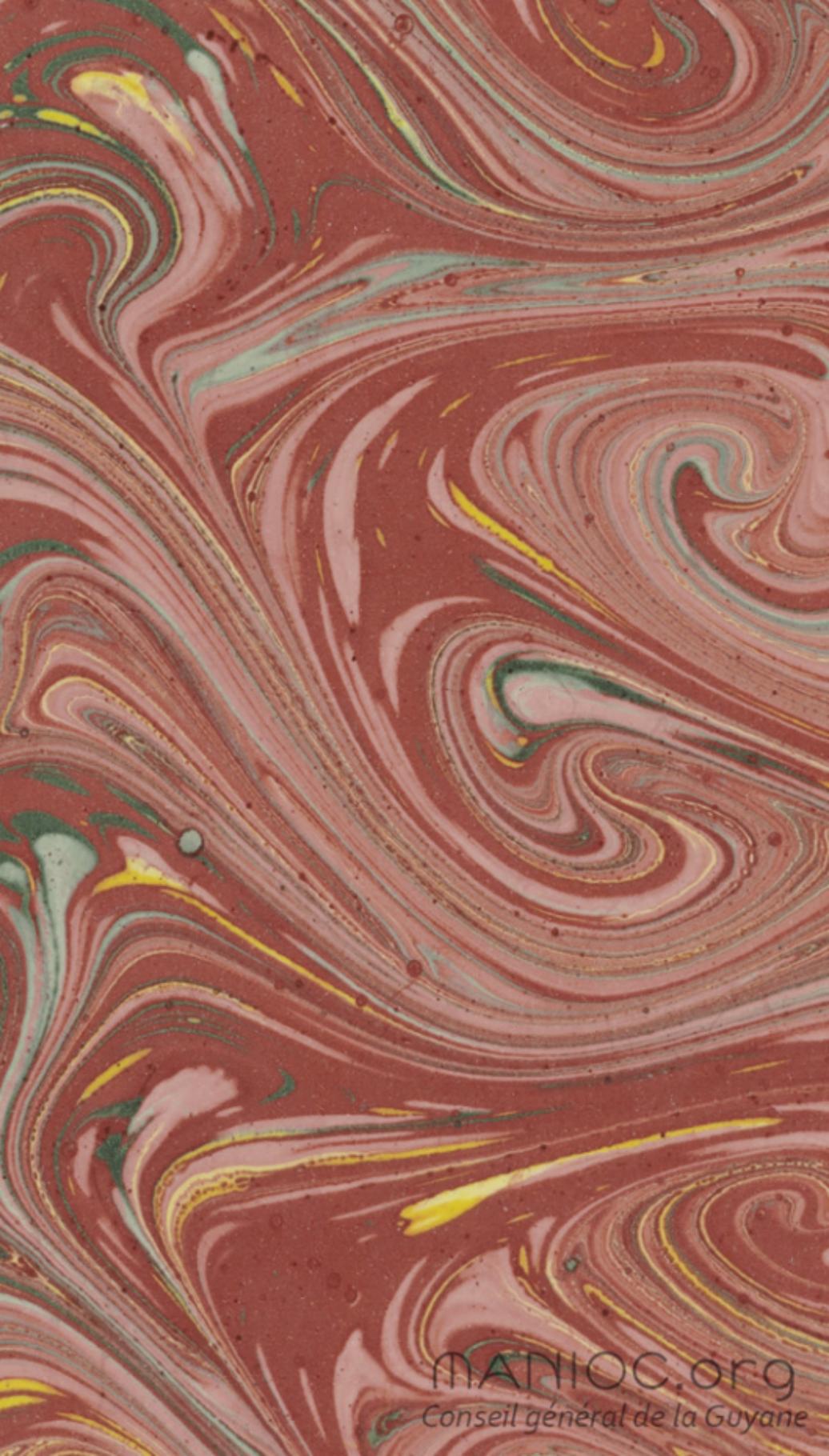


MANIOC.org  
Conseil général de la Guyane





MANIOC.org  
Conseil général de la Guyane



BIBLIOTHÈQUE  
GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE  
DES  
JEUNES GENS.  
CINQUIÈME ANNÉE.

---

DEUXIÈME SÉRIE.

~~~~~  
TOME XI.  
~~~~~

A PARIS,  
Chez J. E. GABRIEL DUFOUR,  
Libraire, rue des Mathurins-  
Saint-Jacques, n° 7.

diacque. — variété du *bouquet*  
genre d'insectes coléoptères à  
antennes cétacées.

*Câprier*, s. m. arbrisseau de  
les câpres. — genre de caprifol

\* *Caprification*, s. f. *kapri-*  
(*caprificatio*) opération prati  
les anciens et dans le Levant  
consiste à hâter la maturité de  
domestiques, en plaçant sur le  
au temps de la floraison, de  
sauvages. Les insectes qui en  
chargés de la poussière fécond  
déposent sur les figues dom  
Ce procédé est aujourd'hui  
entièrement abandonné.

\* *Caprifoliacées*, s. f. pl. (*Capri-*  
*lium*) famille de plantes dicoty  
monopétales, à corolle épigy  
anthères distinctes.

\* *Capripède*, s. m. (capripes)  
pied, satyre.

*Caprisant*, adj. *kaprizant*  
d'un poulx dur et sautillant

*Capron*, s. m. grosse fraise.

*Capse*, s. f. *kapce*, (*καψα*),  
boîte qui sert au scrutin d'une  
gnie.

*Capsulaire*, adj. *kapçulèri*  
forme une capsule : bot. et ar  
m. genre de vers polypes.

*Capsule*, s. f. (*capsula*; *καψα*)  
carpe sec et creux qui s'ouv  
ou plusieurs valves ; bot.  
brane qui enveloppe les arti  
anat. — vaisseau en forme  
qui sert aux évaporations :

BIBLIOTHÈQUE

GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE

OU

RECUEIL

DE VOYAGES INTÉRESSANTS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, n°. 18.

MP

**ARCHIVES DEPARTEMENTALES**  
**DE LA GUYANE**

**N° D'INVENTAIRE:** 1112

**COTE:** 8° Res 94

80004737



Le Capitaine Stedman fait écorcher le serpent ABOMA  
après l'avoir blessé .

# BIBLIOTHEQUE

GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE

DES

# JEUNES GENS,

OU

RECUEIL

DE VOYAGES INTÉRESSANTS

Dans toutes les parties du monde,

*Pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse ;*

Traduit de l'allemand et de l'angl. par M. BRETON.

Orné de cartes et figures.

CINQUIÈME ANNÉE.

TOME ONZIÈME.

VOYAGE DE STEDMAN.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, libraire, rue des  
Mathurins, n° 7,

Et à AMSTERDAM, chez le même.

1806.



---

---

# VOYAGE

## A SURINAM

ET DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Par STEDMAN.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Motifs du voyage. Révolte des Nègres dans la Guyane hollandaise. Départ d'une expédition pour les combattre. Arrivée à Surinam. Réception faite aux officiers. Notice historique sur la Guyane.*

CE voyage, qui a eu lieu de 1772 à 1782, n'a été publié qu'en 1796, à une époque où les Anglais s'étant em-

2<sup>e</sup> série ou 5<sup>e</sup> année. 11. Stedman. 1

parés de la colonie de Surinam, cette relation, rédigée par un de leurs compatriotes, devoit être pour eux de quelque intérêt. L'abrégé d'un pareil ouvrage méritoit d'autant plus de trouver place dans notre collection, que l'auteur, M. Georges Stedman, n'est pas seulement voyageur, mais historien, et qu'après avoir répandu un grand jour sur la situation politique de la Guyane, il entre dans les détails d'une guerre singulière, qui, par les cruautés exercées des deux côtés, et l'acharnement qui eut lieu de part et d'autre, ne le cède pas aux expéditions sanglantes des flibustiers.

En 1772 on apprit tout-à-coup en Hollande qu'une troupe nombreuse de nègres armés s'étoit rassemblée dans les forêts de la Guyane, et menaçoit d'anéantir la colonie. Le gouvernement s'occupa aussitôt d'y envoyer des forces capables de repousser

les insurgés. M. Stedman, originaire de la Grande-Bretagne, mais que les circonstances avoient obligé d'accepter le brevet de lieutenant dans la brigade écossaise à la solde de la Hollande, fit partie de cette expédition, et fut promu au grade de capitaine, sous les ordres du colonel Louis-Henri Fourgeoud, natif de la Suisse.

Nous ne rendrons pas minutieusement compte des incidents du voyage par mer. L'auteur décrit avec élégance quelques-uns des objets d'histoire naturelle qu'il rencontra dans les immenses plaines de l'Océan, tels que la *dorade*, le *poisson-volant*, le *narval*, le *poisson-scie* et autres; mais comme nous avons déjà parlé de ces animaux dans les relations précédentes, ce seroit un double emploi, que de répéter ici ce qu'en a dit M. Stedman.

Le 2 février 1773, les vaisseaux entrèrent dans la superbe rivière de Surinam. Les équipages, dit l'auteur, furent ravis de se voir environnés d'une verdure délicieuse. La rivière étoit couverte d'une multitude de bateaux qui passoient et repassoient, tandis que des jeunes gens des deux sexes, semblables à des tritons et à des sirènes, se jouoient au milieu des eaux. C'étoit pour chacun de nous un spectacle tout nouveau : on n'entendoit sur le tillac et en haut des mâts que des chants joyeux et le son des instruments. Les matelots et les soldats se promettoient dans l'ivresse de leur joie un bonheur inaltérable sur cette terre enchantée ; mais on verra bientôt combien ils se trompoient dans leur attente.

Je dois néanmoins convenir qu'il n'est rien qu'il soit possible de comparer aux délicieuses sensations que produisoit le parfum des limoniers,

des citronniers, des orangers, et de toutes les fleurs dont les bords de la rivière sont couverts.

Le plaisir dont je m'étois flatté d'abord fut bien altéré par l'objet qui se présenta à ma vue peu de temps après mon débarquement : c'étoit une jeune négresse qui n'avoit d'autre vêtement qu'un morceau de toile en lambeaux passé autour des reins, et dont tout le corps étoit déchiré de coups. Cette punition cruelle lui avoit été infligée pour n'avoir pas achevé sa tâche dans le temps fixé. Elle fut condamnée à recevoir deux cents coups de fouet, et à traîner pendant quelques mois un poids énorme attaché à une chaîne de plusieurs pieds de longueur, dont l'extrémité tenoit à un anneau passé autour de la cheville.

L'herbe très-forte et très-longue servoit d'asile à des insectes de deux espèces, nommées *poux-pattat* et

*scrappat*. Aucune partie de nos personnes n'en étoit exempte : tous deux s'attachent à la peau, et causent une démangeaison insupportable. Nous ne pûmes nous débarrasser de ces hôtes incommodes qu'après notre retour au vaisseau, où, pour adoucir les piqures, nous versâmes dessus du jus de citron.

Le 3 mars nous reçûmes la visite des officiers du pays et d'autres personnes de la colonie, qui vinrent dans des barques élégantes avec des troupes de musiciens. Chaque barque étoit conduite par sept ou huit nègres absolument nus, ou qui du moins n'avoient qu'une bande étroite de toile passée entre les cuisses.

Le 8 nous quittâmes la forteresse d'Amsterdam, et remontant la rivière nous arrivâmes à Paramaraïbo.

La ville nous parut agréable et propre ; tous les vaisseaux étoient en

rade , pavoisés , et les canons firent des salves continuelles jusqu'à ce que toutes les troupes fussent débarquées. Notre corps consistoit en près de cinq cents hommes ; nous avions eu le bonheur de n'en perdre qu'un seul pendant la traversée. Le plus âgé de tous avoit à peine trente ans : la troupe entière étoit habillée à neuf , et chaque soldat avoit à son chapeau une branche de fleurs d'orange. Nous fîmes des manœuvres dans une grande plaine , où l'excès de la chaleur fit évanouir plusieurs soldats.

Le gouverneur donna ensuite aux officiers un dîner somptueux. Les convives étoient servis par un nombre infini de filles mulâtres et de négresses , toutes nues depuis la ceinture jusqu'en haut , d'après la mode du pays , mais ayant le reste du corps couvert de toile des Indes très-fine , et parées de chaînes d'or , de médailles , de

colliers de grains , de bracelets et de fleurs odorantes.

Le second jour après le débarquement , je me réveillai , la figure , la poitrine et les mains entièrement couvertes de taches , qui donnoient à ma peau une sorte de ressemblance avec celle d'un léopard ; elles étoient occasionnées par les cousins et les moustiques. La fatigue du voyage et la chaleur excessive m'avoient plongé dans un si profond sommeil , que je ne sentis les piqûres qu'après en avoir vu les effets.

Ces insectes sont un véritable fléau ; leur présence est annoncée par un bourdonnement que les gens du pays appellent *trompette du diable*. La chandelle n'est pas plutôt allumée le soir , qu'ils viennent s'y jeter en foule. Ils s'attachent à tous les comestibles ; les liqueurs en sont remplies. Ils pénètrent jusques dans la bouche et les yeux. Avant de fermer les fenêtres ,

on a soin de brûler du tabac dans les appartements , et la fumée force les mouchérons à sortir de leurs retraites. Les habitants riches et voluptueux se font éventer par des esclaves qui restent auprès d'eux toute la nuit ; d'autres ont des rideaux de gaze autour de leurs lits ; mais on couche habituellement, à Surinam, dans de grands hamacs de coton couverts d'un rideau fin et très-ample , qui, jusqu'à un certain point, garantit de ces fâcheux insectes.

Je fus présenté dans plus de vingt maisons considérables ; un colon, nommé M. *Kennedy*, porta la politesse au point, non seulement de m'offrir son carrosse et sa table, mais il mit à mes ordres un nègre jeune et beau, appelé *Quaco*, pour porter mon parasol. Les autres officiers du régiment ne furent pas moins comblés de civilités. On nous donna des bals,

des assemblées , et toutes sortes de divertissemens. Nos vaisseaux de guerre servirent aussi d'emplacement à des fêtes.

Un de nos capitaines s'étant rendu à la maison que son billet de logement lui indiquoit , fut très-bien accueilli par la maîtresse. Cette dame lui déclara qu'elle auroit toujours beaucoup d'égards pour les officiers et les soldats de marine , parce qu'elle devoit la vie à un des officiers de ce corps. Son bienfaiteur avoit recueilli une chaloupe , où elle et plusieurs personnes erroient depuis seize jours sur l'Océan Atlantique , sans boussole , sans voiles et sans provisions. Par un singulier hasard , il se trouva que celui à qui cette dame parloit , étoit précisément le même officier qui l'avoit arrachée à la mort.

Mais avant d'entrer dans le récit plus détaillé de mon voyage , je dois

donner une description générale de ce singulier pays.

Le commandant espagnol, Vascos-Nunès, qui aborda en 1504 le continent méridional de l'Amérique, après avoir reconnu que Cuba étoit une île, a passé long-temps pour avoir le premier découvert la Guyane, que quelques auteurs appellent *Côte sauvage*. Cette contrée, qui a deux cents lieues du nord au sud, et plus de trois cents de l'est à l'ouest, est bornée par le Viapary ou Orénoque, le Maragnon ou Fleuve des Amazones, et le Rio-néro, c'est-à-dire *Rivière-Noire*. Elle forme en quelque sorte une presqu'île séparée de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et du Brésil.

Quoique la Guyane soit placée sous le même degré de la zône torride que la Guinée, les chaleurs y sont néanmoins plus supportables que dans cette partie de la côte d'Afrique; des vents

rafraîchissants de la mer tempèrent l'ardeur des rayons du soleil. On ne connoît dans ce pays que deux saisons, celle du temps sec et celle des pluies. La grande saison du beau temps commence souvent à Surinam vers le mois d'octobre, et dure jusqu'en mars; ensuite les pluies violentes et non interrompues durent jusqu'au mois de juin; une courte saison de chaleur règne jusqu'au mois de juillet, et est encore suivie de pluies jusqu'au mois d'octobre.

La continuité des pluies dans ce climat, lorsque le soleil s'élève d'à-plomb sur l'horison, est nécessaire pour entretenir la vie des animaux et des végétaux, qui, sans ce secours, dessécheroient et périroient à la fin: au surplus, les saisons ne sont pas absolument fixes; il y a, comme en Europe, des variations, et ces changements sont annoncés par des orages

qui durent plusieurs semaines , et sont fréquemment funestes au bétail et même aux habitants.

En quelques endroits le sol est montagneux et nu ; mais il est , en général , d'une grande fertilité. Les Espagnols , les Portugais , les Hollandais et les Français possèdent des établissemens dans la Guyane : c'est à ces derniers qu'appartient la petite colonie de Cayenne. Les Hollandais assignent à leur florissante colonie de Surinam tout le territoire limité à l'ouest par la rivière Kourou , à l'est par la rivière de Sinamary ; mais ces démarcations leur sont contestées par les Français.

Les principales rivières sont celles de Surinam , la Corantine , la Copenam , la Saraméca et le Maroni. La première est la seule navigable : son embouchure a une lieue de largeur et seize pieds de profondeur à la

..

marée basse : le reflux l'élève de plus de douze pieds.

Les Hollandais ont élevé des forts sur divers points de ces rivières pour défendre le pays. Sous le règne de la reine Élisabeth, en 1596, la Guyane fut reconnue par sir Walter Raleigh, qui projetoit de chercher le prétendu pays d'Eldorado (1). Le bruit qui s'étoit répandu de l'existence des prétendues mines d'or, étoit vraisemblablement fondé sur des échantillons de pyrites (2) que les Espagnols appellent *madre de oro* ou *mère d'or*.

En 1634 un capitaine anglais, nommé *Marshall*, et soixante de ses compatriotes s'étoient établis à Suri-

(1) Voyez la relation de l'expédition de cet homme célèbre, tome VII de la 4<sup>e</sup> Année.

(2) Les pyrites sont un composé de soufre et de quelque métal, tel que le cuivre ou le fer. (*Note du Traducteur.*)

nam, et s'y occupoient de la culture du tabac.

En 1640 les Français y fondèrent une colonie qu'ils furent obligés d'abandonner, à cause des invasions et des ravages des Caraïbes. Le roi d'Angleterre, Charles II, y envoya vers cette époque une expédition commandée par lord Willoughby de Parham; mais pendant les guerres qui eurent lieu entre le même monarque et les Provinces-Unies, les Hollandais chassés du Brésil par les Portugais, s'emparèrent de Surinam par surprise.

En 1667 une flotte anglaise y débarqua peu de temps après, et reprit la colonie; mais avant qu'on eût appris la nouvelle de ces succès, un traité de paix en avoit fait la cession aux Hollandais, qui depuis en ont conservé la propriété.

Dans les premières années de leur

établissement à Surinam, les Hollandais furent journellement inquiétés par les Caraïbes, qui massacroient souvent des colons. Des dissensions intérieures troubloient encore la colonie.

En 1688 le gouverneur, nommé *Somelsdyk*, et plusieurs autres officiers furent massacrés par leurs propres soldats, qui s'étoient révoltés. Dans le cours du dix-huitième siècle d'autres désastres et le fléau de la guerre extérieure ne cessèrent de désoler Surinam.

Mais de tous les ennemis qui tourmentèrent les colons hollandais, les esclaves révoltés furent ceux qui leur firent le plus de mal : en 1726 et 1728 le nombre de ces nègres marrons ou fugitifs qui avoient cherché un asyle dans les forêts de Surinam, s'étant augmenté, ils pillèrent plusieurs plantations, et se procurèrent des fusils

et des lances, qui, joints à leurs armes ordinaires, l'arc et les flèches, les rendirent redoutables.

En 1730 onze de ces insurgés ayant été pris les armes à la main, on en fit une terrible exécution, afin d'épouvanter et de soumettre leurs compagnons. Un homme fut suspendu vivant à un gibet, par un crochet de fer qui lui traversoit les côtes ; deux autres furent enchaînés à des poteaux et consumés lentement sur un brasier ; six femmes furent rompues vives, et deux filles eurent la tête tranchée.

Tel fut le courage de ces infortunés, qu'ils souffrirent les plus cruelles tortures sans proférer un seul gémissment. Une atrocité aussi révoltante produisit un effet contraire à celui qu'on avoit espéré : les rebelles n'en devinrent que plus furieux dans leurs excursions.

En 1750 la paix fut conclue avec un

de leurs chefs , nommé *Adoe* ; mais le détachement qu'on avoit envoyé pour lui porter des présents , ayant été attaqué et pillé en route par un autre chef , nommé *Zam-Zam* , qui n'étoit point partie contractante dans la capitulation , et *Adoe* ne voyant pas s'exécuter au délai fixé les promesses qu'on lui avoit faites , les hostilités recommencèrent de nouveau et avec plus de férocité que jamais , jusqu'en 1757 , que les blancs furent obligés de solliciter un accommodement.

Les rebelles exigèrent pour condition principale , que les Hollandais leur envoyassent tous les ans une certaine quantité de bonnes armes à feu et des munitions : ces objets et beaucoup d'autres étoient détaillés dans une longue liste , écrite en mauvais anglais par un nègre , nommé *Boston* , capitaine des révoltés.

Dans le cours des négociations, les commissaires que les Hollandais avoient envoyés vers les rebelles, présentèrent au chef Araby, ainsi qu'au capitaine Boston, des présents qui consistoient en bagatelles, comme des couteaux, des ciseaux, des peignes, de petits miroirs, etc. Le capitaine Boston s'appercevant qu'on n'y avoit mis aucun des articles qui plaisoient davantage aux nègres, tels que des armes à feu et des munitions de guerre, demanda d'une voix de tonnerre aux Européens, s'ils croyoient que les nègres n'eussent besoin que de peignes et de miroirs, ajoutant qu'un seul de ces meubles suffisoit pour toute leur tribu, tandis qu'en leur offrant un seul baril de poudre à canon, on leur auroit prouvé la confiance qu'on avoit en eux : il termina, en disant que puisqu'on avoit omis ces objets, jamais il ne consentiroit

au retour des commissaires , jusqu'à ce qu'il eût reçu tous les présents contenus dans la liste.

Heureusement un autre chef d'insurgés , nommé le capitaine *Quaco* , prit vivement parti pour les commissaires , et on les renvoya sur la promesse de faire aux nègres des présents plus dignes d'eux.

La signature de la paix eut lieu dans la plantation d'Ouca , sur la rivière de Surinam ; mais cette garantie ne suffisoit pas aux yeux des insurgés ; ils exigèrent des commissaires un serment à leur manière , ne se fiant pas , disoient - ils , à celui des chrétiens , qu'ils avoient vus si souvent trahir les engagements les plus sacrés.

Voici de quelle manière le serment fut prêté. On tira avec la pointe d'une lancette quelques gouttes de sang d'un européen et d'un nègre ; ce sang fut reçu dans unealebasse creusée et rem-

plie d'eau claire, où l'on avoit aussi jeté quelques pincées de terre sèche. Toutes les personnes présentes, sans exception, burent de ce mélange. C'est ce que les nègres appellent boire le sang l'un de l'autre. Ensuite le gado-man, ou prêtre des nègres, levant les yeux et les mains vers le ciel, prit à témoin le soleil et la terre, et dans les termes les plus effroyables il conjura la Divinité de répandre ses malédictions éternelles sur ceux qui les premiers romproient le traité qu'on venoit de conclure. A ces imprécations les nègres répondirent en chœur *daso*, ce qui en leur langue signifie *amen* ou *ainsi soit-il*.

Après cette cérémonie les commissaires hollandais remirent à chacun des capitaines une belle canne à pomme d'argent, sur laquelle étoient gravées les armes de la colonie.

Les nègres dont il vient d'être ici

question, s'appellent *Oucas*, pour les distinguer d'autres insurgés appelés *Saramécas*, avec lesquels la paix fut faite également vers la même époque. Un ou deux blancs doivent constamment résider au milieu de chacune de ces tribus. Elles se composoient, au moment de la paix, d'environ trois mille ames ; mais quelques années après les commissaires les évaluèrent à quinze ou vingt mille.

Je vais parler maintenant de quelques événements remarquables arrivés dans la colonie durant ce très-court intervalle de sa prospérité.

En 1764 les espèces d'or et d'argent devinrent d'une telle rareté à Surinam, qu'on y suppléoit par des cartes portant une empreinte, et qui perdoient au change environ dix pour cent.

En 1769 on vit une chose simple en elle-même, mais extraordinaire pour

ce pays. Une négresse affranchie, à qui son ancien maître avoit laissé par testament plus de cent mille livres sterling (1), se fit baptiser, et du consentement du gouverneur épousa un européen nommé *Zubli*.

En 1769 toute la côte fut incendiée depuis Cayenne jusqu'à la rivière de Démérary. Le feu envahit toute cette contrée pendant l'été, lorsque les forêts étoient desséchées et le sol jonché de feuilles mortes : on croit que l'incendie fut la suite de la négligence des Indiens ou des rebelles. Les flammes menacèrent plusieurs plantations; pendant la nuit c'étoit un spectacle effroyable, et durant le jour la fumée étoit si épaisse dans les environs, qu'on ne pouvoit se voir à la distance de quinze ou vingt pieds, et qu'il régnoit une odeur insupportable.

---

(1) Environ deux millions et demi de francs.

(Note du Traducteur.)

La conclusion de la paix avec les nègres saramécas et oucas avoit fait de cette colonie un immense et magnifique jardin , où les productions de l'art et de la nature se réunissoient à l'envi. Pour me servir de l'expression de l'auteur sacré : « Surinam étoit une terre où couloient le miel et le lait. »

Mais cet état de félicité dura peu : les esclaves, maltraités par d'avidés planteurs , se soulevèrent encore. Après avoir massacré leurs maîtres et pillé les habitations , une foule de nègres se sauvèrent dans les bois avec leurs femmes et leurs enfants. Les nouveaux révoltés furent désignés sous le nom de rebelles de la *Cottica*. Leur nombre s'augmenta de jour en jour, et en 1772 ils avoient mis la colonie à deux doigts de sa perte.

Les colons craignant un massacre général , abandonnèrent leurs posses-

sions, et se retirèrent en foule à Paramaraïbo. Il fallut dans cet état de choses recourir à l'expédient dangereux de former un corps d'esclaves pour combattre les hommes de leur couleur. Heureusement ces derniers firent des prodiges de valeur, et surpassèrent l'attente qu'on avoit conçue; mais la colonie ne pouvant se fier à un secours aussi précaire, s'adressa au prince d'Orange, qui envoya un régiment de troupes régulières dont je faisois partie, et un renfort de trois cents hommes, qui fut recruté par la ville d'Amsterdam.

Parmi les mulâtres de Surinam il se trouve des officiers de mérite; mais on ne peut en dire autant de leurs soldats, qui sont comme le rebut de toutes les nations; il y en a de tout âge, de toutes les tailles, et il semble que ce soit le hasard qui les ait rassemblés des différentes parties du

globe. Ce corps d'esclaves affranchis, quoiqu'il ne consistât qu'en trois cents hommes, a rendu les plus grands services à la colonie. Leurs capitaines les commandoient au son du cor, de même qu'un officier de marine commande les manœuvres à coups de sifflet. Ils n'avoient d'autres armes que le sabre et le fusil, et s'en servoient avec autant de force que d'adresse. On les voyoit aller tout nus dans les bois, sans autre vêtement qu'un caleçon de toile et un bonnet écarlate, emblème de leur liberté, sur lequel étoit écrit leur numéro. Ce costume, ainsi que leur cri de ralliement *Orange*, servoient à prévenir toutes méprises, et les faisoient distinguer des nègres révoltés. Tel étoit l'état des affaires lorsque nous arrivâmes, en 1773, à Surinam.

## CHAPITRE II.

*Entrevue avec Joanna. Sort malheureux de cette jeune esclave. Traitements cruels envers les Nègres. Départ de plusieurs détachements pour combattre les rebelles. Navigation périlleuse sur diverses rivières. Serpent aboma.*

DEPUIS notre arrivée jusqu'au 27 février nous semblions n'être débarqués que pour nous livrer à de vains amusements. Je déjeûnois tous les jours chez M. de Melly, secrétaire de la chambre de police. Ce fut chez lui que je rencontrai une jeune et jolie fille mulâtre, âgée de quinze ans au plus. Elle étoit fille naturelle de M. Kruythoff, un des plus honnêtes colons, et d'une négresse nommée Céry, qui ap-

partenoit à un autre maître, et que M. Kruythoff avoit inutilement offert d'acheter. Joanna (c'étoit le nom de cette fille) servoit fidèlement l'épouse de son maître, qui la traitoit avec infiniment d'égards et de tendresse. Dès ce moment je commençai à concevoir une passion irrésistible pour cette jeune et charmante personne. J'appris bientôt que les affaires de son maître s'étant dérangées, on alloit la vendre à l'encan. Je formai le projet de l'acheter moi-même, et je communiquai mes intentions à un de mes amis nommé *Lolkens*. M. Lolkens fut très-surpris, mais consentit cependant à me procurer une entrevue avec cette jeune esclave.

Joanna rejeta avec une extrême délicatesse les propositions que je lui fis de l'obtenir à quelque titre que ce fût; elle m'objectoit que si j'étois,

comme cela pouvoit arriver d'un moment à l'autre , obligé de retourner en Europe , il faudroit ou qu'elle se séparât de moi pour jamais , ou qu'elle me suivît dans une partie du monde où l'infériorité de sa condition l'exposeroit , ainsi que son bienfaiteur , à de grands désagrémens. Je répondis avec énergie à toutes ses objections , mais elle persista dans son refus ; et tout ce que je pus faire alors pour elle , ce fut d'implorer en sa faveur la générosité de M. Lolkens.

Notre régiment , que l'on tenoit sans cesse prêt à partir , restoit toujours à Paramaraïbo. Cette inaction devint funeste à plusieurs de nos soldats , qui moururent en grand nombre victimes de la débauche. Quoique je fusse convaincu par leur exemple combien les excès de tout genre sont nuisibles aux Européens qui arrivent dans le Nouveau-Monde , je n'eus cependant pas

le courage d'en profiter. Malgré la ferme résolution que j'avois prise d'abord de fuir les plaisirs, je me livrai à toutes sortes de dissipations; je devins membre d'une société qui se réunissoit tous les jours pour boire et se divertir. Je n'échappai point à la punition que j'avois si bien méritée: une fièvre violente me saisit promptement, et pendant quelque temps ma guérison fut désespérée; je demurai dix-sept jours couché dans mon hamac, sans autre société qu'un soldat et un petit nègre nommé *Quaco*. La contagion étoit générale parmi les nouveaux débarqués; et ceux qui n'en étoient pas atteints négligeoient leurs meilleurs amis de peur de la gagner.

Quelle fut ma surprise et ma joie de voir entrer un matin dans mon appartement la bonne et infortunée Joanna avec une de ses sœurs! Elle m'offrit de prendre soin de moi jusqu'à mon ré-

tablissement. J'acceptai avec une vive reconnoissance, et ses soins affectueux me firent si promptement recouvrer la santé, que peu de jours après je fus en état de prendre l'air dans le carrosse de M. Kennedy.

Le 21 mai nous perdîmes notre lieutenant - colonel , M. Luntman. Ses restes furent enterrés avec les honneurs militaires au milieu de la forteresse Zélandia , où l'on enferme les criminels, et où se trouve en même temps le lieu d'inhumation des officiers. Je ne fus pas peu ému de voir en cet endroit des rebelles prisonniers, et d'autres nègres secouer leurs chaînes, et faire rôtir des bananes et des ignames sur les tombes des morts.

Ce même jour sept nègres captifs furent tirés des cachots et conduits sur la place d'exécution : on en pen-

dit six, et le septième fut rompu vif. Un blanc fut en outre fustigé par un nègre. Le blanc, quoique traité avec moins de rigueur, avoit cependant commis le même crime que les autres. Ils avoient volé de complicité dans une maison.

Je ne pouvois cacher mon étonnement de l'intrépidité avec laquelle les noirs affrontoient d'aussi cruels supplices. Un homme de bonne mine me dit : « Monsieur, vous êtes nouvellement arrivé d'Europe, et vous connoissez peu les traitements qu'on fait subir aux esclaves. Il n'y a pas longtemps que j'ai vu un nègre suspendu vivant à une potence : on avoit fait d'abord avec un couteau une ouverture entre ses côtes pour y passer un crochet de fer attaché à une chaîne. Le misérable vécut trois jours de la sorte, la tête et les pieds tombant vers

la terre. Pour appaiser le feu dont il étoit intérieurement consumé, il s'efforçoit de recevoir au bout de sa langue les gouttes de pluie qui couloient sur le creux de sa poitrine gonflée. Cependant il ne proféra aucune plainte, et reprocha même à un autre nègre qu'on déchiroit à coups de fouet sous la pôtence, les cris qu'il pousoit. »

« J'ai vu, continua la même personne, un nègre écartelé par quatre chevaux vigoureux. On lui enfonça d'abord des pointes de fer entre les doigts des pieds et des mains, sans que la douleur lui arrachât un seul frémissement. Après avoir demandé un verre d'eau-de-vie, il pria en riant l'exécuteur de le goûter d'abord, de peur qu'il ne fût empoisonné. Rien n'est plus commun, Monsieur, que de voir dans cette colonie des vieillards rompus vifs, et de jeunes femmes enchaînées

à des pieux pour y être brûlées à petit feu (1). »

Un jour me trouvant à dîner à bord

---

(1) Ces tableaux sont horribles , je l'avoue , et ce n'est pas sans répugnance que je les mets sous les yeux de mes jeunes lecteurs : cependant , outre qu'ils servent à peindre l'état où se trouvoit la colonie , et la crainte que les nègres rebelles y inspiroient , ils ne sont pas inutiles à l'étude de l'homme. En Europe , où tant d'affections , tant de liens nous tiennent à la vie , tout supplice qui ajoute à l'horreur d'être privé de l'existence , paroît nécessairement odieux et révoltant ; mais il n'en est pas de même des nègres , et en général des peuples peu civilisés. Presqu'aussi insensibles au physique qu'au moral , attachant peu de prix à une existence qu'ils exposent tous les jours , ils passent , sans frémir , de la vie à la mort. Il faut donc , pour effrayer la multitude , recourir à des exemples terribles ; et ce sont ces malheureux eux-mêmes qui ont suggéré l'idée de tels supplices , par les abominables traitements qu'ils infligent à leurs prisonniers de guerre. (*Note du Traducteur.*)

d'un bâtiment hollandais , nous fûmes subitement interrompus par le plus épouvantable coup de tonnerre que j'aie entendu de ma vie. Plusieurs nègres et quantité de bestiaux furent tués dans les champs par la foudre ; presque au même instant la ville de Guatimala , dans le vieux Mexique , fut engloutie par un tremblement de terre , qui , dit - on , fit périr plus de huit mille familles.

Sur ces entrefaites on apprit le malheureux sort d'un détachement de trente soldats de la compagnie , qui avoient été surpris et égorgés par les rebelles au moment où ils traversoient un marais profond , ayant de l'eau bourbeuse jusqu'aux aisselles.

Cette nouvelle occasionna une consternation générale à Paramaraïbo. Les habitants se plaignirent avec amertume de l'inaction dans laquelle on laissoit notre corps , et dont la

mésintelligence entre le gouverneur et notre commandant (1) étoit la cause.

Notre corps , composé à notre arrivée de jeunes gens vigoureux et pleins de santé , se trouvoit réduit à un état déplorable. Nous avions tous le teint pâle et le visage décharné. Surinam étoit devenue une autre Capoue pour ces malheureux guerriers.

Je profitois de mes moments de loisirs pour me livrer à l'histoire naturelle.

Le toucan est un oiseau gros comme un pigeon , et qui a cependant un bec de plus de six pouces. Son corps est couvert d'un plumage noir , à l'exception de la tête et du cou , qui sont d'un beau blanc bordé d'un rouge très-vif. La tête du toucan est large ;

---

(1) Je passe sous silence les portraits satiriques que fait M. Stedman du gouverneur nommé M. *Nepveu* , et de son colonel M. *Fourgeoud*. (*Note du Traducteur.*)

un cordon bleuâtre entoure ses yeux, dont l'iris est jaune ; ses pieds, assez semblables à ceux du perroquet (1), sont de couleur cendrée ; son bec est crochu, aussi mince que le parchemin, et par conséquent très-léger ; le demi-bec supérieur est jaune, les côtés sont de couleur orange foncée, et la langue ressemble aux barbes d'une plume.

J'ai vu chez M. Lolkens un autre oiseau privé, appelé *Gobe-mouche*, et que dans la colonie on nomme *Sun-fowlo* (2), parce que ses ailes déployées présentent dans la partie intérieure un superbe soleil. Cet oiseau, de la forme d'une bécasse, a le plumage doré, mais tacheté ; les jambes très-longues, le bec de même, et par-

(1) C'est-à-dire qu'il se perche, ayant deux doigts en avant et deux en arrière.

(2) Oiseau-soleil. (*Note du Trad.*)

faitement droit et pointu. Il saisit les mouches avec tant de promptitude et d'adresse, qu'il n'en manque aucune. On pourroit le nommer à juste titre le *mouvement perpétuel*, à cause de sa vivacité. Sa queue s'agite continuellement comme le balancier d'une horloge.

Les animaux que l'on a transportés de nos climats dans ces contrées s'y affoiblissent et y dégènèrent comme les hommes. Le bœuf, par exemple, y est fort petit, et la viande n'en est pas aussi savoureuse qu'en Europe : cela provient sans doute de la transpiration continuelle et de la mauvaise qualité de la nourriture. Les bœufs sont fort nombreux sur les bords de l'Orénoque; ils errent librement, et les Espagnols ne les vendent pas plus de six francs la pièce. Un morceau de bœuf rôti, envoyé d'Europe, est considéré à la Guyane comme un très-beau pré-

sent. Pour faire arriver saine cette viande à un éloignement si considérable, on la met dans un vase d'étain, où l'on répand de la graisse qui la couvre entièrement; puis on bouche hermétiquement le vase, de manière que ni l'air ni l'eau ne puissent y pénétrer. On assure qu'au moyen de ces précautions cette viande feroit, sans se gâter, le tour du globe.

Les moutons sont si petits dans ce pays, que quand ils sont dépouillés ils semblent n'être que des agneaux; ils sont sans cornes, et un poil roide leur sert de laine. Leur viande est peu estimée des Européens. Comme il faut, ainsi que celle du bœuf, la manger le jour même où l'animal a été tué, elle est un peu dure, mais se corrompt si on veut la conserver plus long-temps.

Le cochon vaut beaucoup mieux, et il est plus gros qu'en Europe: on

l'engraisse avec des pommes de pin vertes. La volaille réussit très-bien à Surinam. Les poules ordinaires sont bonnes, mais peu grosses. Les Indiens de l'intérieur en ont une espèce encore plus petite, dont les plumes sont frisées, et qui semble indigène à la Guyane.

J'ai vu deux animaux aquatiques fort extraordinaires; l'un est dans le cabinet de curiosité de M. Roux; on le nomme *Jackie*, et en latin *Ranapiscis*, c'est-à-dire *Grenouille-poisson*. Il est sans écailles, et a huit ou dix pieds de longueur; sa chair est délicate et très-grasse. Ce poisson se change en une grenouille parfaite, et non de grenouille en poisson (1),

---

(1) Cette explication détruit tout le merveilleux; et le fait, tel que mademoiselle Mérian le rapporte, est révoqué en doute par les naturalistes. Tout le monde sait que les grenouilles, avant de devenir quadrupèdes par-

comme mademoiselle Mérian, Zéba, Westley, et autres historiens un peu trop confians, l'ont rapporté. Je fus convaincu de cette vérité en voyant un de ces animaux disséqué, et suspendu dans un bocal rempli d'esprit-de-vin. On remarquoit les deux pattes de derrière d'une très-petite grenouille sortant au-dessous de la partie du dos à laquelle tiennent les intestins.

L'autre animal est celui que le docteur Bancroft nomme le *Toporifique*, que d'autres appellent l'*Anguille électrique* (1), et auquel le docteur Fermin attribue les mêmes qualités qu'à la

---

faits, commencent par être enfermées dans un sac que l'on nomme *tétards*, et où elles sont presque immobiles. Il est possible que les *tétards* du *rana-piscis* aient une plus grande facilité de se mouvoir, et que le vulgaire les prenne en cet état pour des poissons.

(Note du Traducteur.)

(1) *Gymnotus electricus*.

Torpille. Lorsqu'on le touche, soit avec la main soit avec une verge de métal ou d'un bois dur, il donne la commotion électrique.

Celui que j'ai vu avoit deux pieds de long, et étoit dans une cuve pleine d'eau. Je fis de vains efforts pour l'empoigner. L'anguille électrique nage à volonté en avant et en arrière. C'est une nourriture saine et agréable. On a fait des contes sur cet animal comme sur bien d'autres : on a prétendu qu'il s'en étoit trouvé de vingt pieds de long à Surinam ; que des hommes avoient été tués par le choc de cette anguille : je n'en ai jamais entendu parler.

Les circonstances ayant nécessité la mise en activité de notre corps, on prépara pour nous embarquer une demi - douzaine de vieux bateaux à sucre, couverts de planches ; ce qui leur donnoit l'air d'autant de cercueils. Certes, ils méritoient bien

cette dénomination par le nombre d'hommes qui périrent après y être entrés.

Je fis mes adieux à ma chère Joanna, et lui laissai le soin de ma petite fortune. Je la confiai elle-même à sa mère et à sa tante, à qui je donnai des instructions pour la placer dans une espèce d'école jusqu'à mon retour.

J'avois sous mes ordres deux barques, que j'appelai l'une le *Caron*, l'autre le *Cerbère*. Il y avoit à bord un pilote, six nègres esclaves rameurs, des sous-officiers et des soldats, faisant ensemble, y compris mon petit Quaco, soixante-quatre hommes.

Le 3 juillet 1773 les barques démarrèrent, et nous jetâmes l'ancre sous les batteries de la forteresse d'Amsterdam. Nous descendîmes avec le flux jusqu'à la plantation de café, nommée l'*Élisabeth*, dont le pro-

priétaire nous fit toutes les honnêtetés possibles; mais en se séparant de nous il nous dit qu'il plaignoit notre sort, et nous prédit tous les maux dont nous étions menacés, sur-tout à cause de la saison des pluies qui approchoit.

« Quant à vos ennemis, ajouta-t-il, attendez-vous à n'en pas voir un seul. Jamais ils n'oseront vous attaquer ouvertement, et chercheront à vous surprendre. — Mais le climat! le climat vous tuera tous! »

Je trouvai au fort de Blanswelve ren quelques malheureux blessés qui étoient parvenus à s'échapper de la dernière affaire contre les rebelles. Voici les particularités que l'un d'entr'eux me raconta :

« Ayant reçu, dit-il, une balle au milieu de la poitrine, il m'étoit impossible de résister ou de fuir; pour essayer de sauver ma vie je me couchai immobile au milieu des mou-

rants. Le chef des rebelles examina le soir même le champ de bataille, et donna ordre à un de ses capitaines de faire couper la tête aux morts, afin de porter ces trophées dans leur village. Celui-ci se mit en effet à obéir; mais après avoir coupé plusieurs têtes, il dit en sa langue : Le soleil va se coucher, laissons ces chiens - là jusqu'à demain.

» Après ces paroles atroces, pendant lesquelles je retenois mon haleine, la tête penchée sur mon bras gauche, le nègre laissant tomber sa hache sur mon épaule, me fit cette large plaie que vous voyez. Cependant ces monstres partirent avec les têtes qu'ils avoient abattues, et conduisant, les mains liées derrière le dos, cinq ou six prisonniers qu'ils ont sans doute massacrés.

» Lorsque tout fut tranquille, je me retirai de dessous le monceau de ca-

davres , et cherchai un asile dans la forêt où étoit un de mes camarades moins blessé que moi.

» Pendant dix jours nous errâmes en proie à des souffrances inexprimables. Point de linges pour panser nos blessures , où les insectes et les mouches s'étoient mis ; aucune connoissance de la route que nous devions tenir , et un seul pain noir pour toute nourriture. Cependant la Providence nous a conduits au poste de la Patamaca. »

Je donnai une demi-couronne aux infortunés de cet endroit, et nous partîmes en remontant la rivière. Au bout de quatorze jours nous arrivâmes à Barbacoéba. Une nuit, la sentinelle cria qu'elle voyoit un nègre qui, la pipe allumée à la bouche, traversoit la rivière dans un canot. Nous sortîmes bien vite de nos hamacs, mais ne fûmes pas peu mortifiés quand un esclave nous assura que ce n'étoit qu'une

mouche à feu qui voloit ; et il avoit raison.

Les insectes de ce nom ont un pouce de longueur , et sous le ventre une membrane transparente et verdâtre , qui dans l'obscurité éclaire comme une petite bougie. Ses yeux sont également lumineux, et il est facile de lire à la lueur de deux de ces mouches. Il y en a d'autres d'une plus petite espèce : on ne peut les appercevoir que quand elles volent à une certaine hauteur, et on les prendroit alors pour des étincelles qui sortent de la forge d'un maréchal.

Tous les éléments paroisoient conspirer contre nous : l'eau tomboit comme si nous eussions été menacés d'un nouveau déluge ; elle pénéroit dans nos barques. L'air étoit rempli de myriades de mousquites, qui, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, nous tenoient fidèle compagnie,

et nous empêchoient de goûter quelque repos. Le matin nous étions couverts de pustules et de sang ; la fumée du feu et du tabac que nous brûlions pour les chasser nous suffoquoit. Un jour, en frappant mes mains l'une contre l'autre, j'écrasai d'un seul coup trente-huit de ces insectes. Pour surcroît de malheur la discorde s'étoit mise entre nos soldats et nos nègres. Pour l'appaiser je fis lier les plus mutins des deux partis, et condamnai les premiers à passer par les courroies, les autres à être fustigés. Après les avoir laissés quelque temps dans l'inquiétude, je leur pardonnai à tous, sans qu'ils eussent reçu un seul coup. Ma clémence produisit pour le moins autant d'effet que le châtiment, et la paix se rétablit bientôt.

En traversant ces déserts je fus bien étonné de m'entendre appelé par une voix humaine, qui me supplioit au

nom du ciel de descendre à terre. Je débarquai avec deux soldats, et fus abordé par une vieille négresse qui me pria instamment de lui donner des secours. Elle appartenoit à un juif, propriétaire du sol sur lequel je la trouvai. La plantation ayant été dévastée par les rebelles, le juif y avoit relégué cette malheureuse incapable de travail, afin de faire foi de sa propriété. Elle vivoit dans une hutte étroite, et n'avoit pour toute nourriture que quelques bananes, des ignames et de la cassave. Je lui laissai un morceau de bœuf salé, un peu d'orge et une bouteille de rhum. Elle m'offrit en retour un de ses chats; mais je ne voulus pas l'accepter. D'après la nature de son offre, mes nègres prétendirent que cette femme étoit une sorcière.

Un soir, en approchant du *Caron*, je trouvai la sentinelle endormie; j'en fus indigné au point que je tirai mon

pistolet au-dessus de la tête du soldat pour l'éveiller, et l'assurai qu'à la première fois je lui brûlerois la cervelle. Tout l'équipage courut aux armes, et le malheureux pensa se jeter dans l'eau; mais, quelque nécessaire que fût cette menace dans notre position, c'eût été une barbarie cruelle de l'exécuter. La piqure des mousquites empêchoit de dormir à des intervalles réglés, et l'interruption du sommeil dans un temps ne permettoit pas d'y résister dans un autre.

Personne du détachement ne jouissoit d'une meilleure santé que moi. D'après les conseils d'un vieux nègre je ne portois qu'un pantalon et une chemise. Lorsque le soleil n'étoit pas trop ardent, je quittois ces vêtements légers, et me baignois régulièrement deux fois par jour dans la rivière. Par ce moyen j'avois toujours la peau fort propre et les pores ouverts. Je prenois

tous les jours un verre de vin après avoir plongé la bouteille dans l'eau à une certaine profondeur pour rendre la liqueur plus agréable et plus fraîche.

Je ne dois pas oublier de parler du plaisir que nous eûmes un jour parmi toutes ces souffrances , de trouver quelques *marcouzas* ou *grenadilles*. C'est un fruit délicieux , de forme ovale et de couleur dorée. Il est ordinairement un peu plus gros qu'un œuf de poule. Il contient une sorte de gelée succulente remplie de petites graines. Cette gelée étant très-douce , on la mêle avec quelque acide pour en relever le goût , et alors elle est si froide , qu'il semble qu'on mange une glace.

Nous remarquâmes beaucoup de papillons , presque tous fort grands , et quelques-uns sont du plus bel azur.

Le 29 je reçus une dépêche du colonel Fourgeoud. A l'aspect du

messager nous tressaillîmes de joie , croyant qu'on alloit nous tirer de cette détestable situation ; mais quelle fut notre douleur , quand nous vîmes qu'on nous y laissoit toujours ! Cette lettre étoit accompagnée d'un présent de lignes et d'hameçons , afin de suppléer , par la pêche , au manque de vivres frais , et même de salaisons , qui devenoient de jour en jour plus mauvaises et plus rares.

Cette nouvelle arracha un cri d'indignation à l'équipage , qui se plaignit de ce qu'on le sacrifioit et sans aucun but d'utilité. Les nègres soupirèrent , en prononçant dans leur langue : *ah ! poty Backera !* ( ah ! pauvres Européens ! ) Presque tous les soirs nous entendions le tambour battre au milieu des forêts. Ce ne pouvoit être que celui des rebelles ; et si l'ennemi eût soupçonné notre foiblesse , il lui eût été facile d'en profiter.

Je tuai un jour deux gros singes noirs pour en faire du bouillon. La mort d'un de ces animaux fut accompagnée de circonstances qui me dégoûtèrent absolument de cette chasse. Le pauvre singe m'ayant apperçu, cessa tout-à-coup de sautiller avec ses compagnons ; perché sur une branche , il m'examina attentivement et avec une vive curiosité : sans doute il me prenoit pour quelque géant dans sa propre espèce. Il se balançoit sur cette branche souple , avec autant de force que d'agilité ; je le visai alors , et il tomba dans la rivière. J'espère ne plus revoir une scène semblable. Le malheureux animal , quoique blessé mortellement , vivoit encore. Pour terminer ses souffrances , je le saisis à deux mains par la queue , et l'ayant fait tourner pour l'étourdir , je lui frappai la tête sur le bord du canot ; mais la pauvre bête ne pou-

voit mourir : elle me regardoit de la manière la plus affectueuse. Pour l'achever, je lui tins la tête dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle fût noyée ; mon cœur saignoit cependant : les yeux mourants de l'animal sembloient chercher les miens , et me reprocher ma cruauté ; ils s'éteignirent enfin par degrés , et le singe expira.

Touché au-delà de toute expression, il me fut impossible de goûter d'aucun des deux animaux , quoique d'autres personnes les mangeassent avec avidité.

Les singes , sur-tout lorsqu'ils sont jeunes , ne sont pas mauvais à manger ; en effet , ils se nourrissent de fruits , de noix , d'œufs et de jeunes oiseaux. Je suis persuadé que tous les jeunes quadrupèdes sont mangeables. La seule chose qui me répugnât dans les ragoûts de singe , c'étoient les petites mains et la tête, qui , dépouil-

lées de la peau, ressembloient à celles d'un enfant.

Il y a plusieurs espèces de singes dans la Guyane, depuis le grand *orang-outang*, jusqu'au petit *saki-winki*. Ceux que nous rencontrâmes dans ces déserts étoient de l'espèce appelée *micou* à Surinam. Nous en appercevions tous les jours de chaque côté de la rivière : ils sautoient en grand nombre d'arbre en arbre, et à la file les uns des autres.

Dans cette marche, les femelles portent leurs petits sur leurs dos, où ils se cramponnent fortement. Une chose digne de remarque, c'est la légèreté avec laquelle ils marchent sur ces cordes naturelles, qui, entrelacées dans les branches des arbres de ces forêts, offrent, au premier abord, l'image d'une flotte à l'ancre.

Le singe *kisi-kisi* est si beau et d'un naturel si doux, que plusieurs per-

sonnes le promènent avec elles , attaché par une chaîne d'argent. Il fait mille gambades et babille sans cesse , en prononçant *pitico-pitico*. On l'apprivoise aisément , et on le prend au moyen d'une colle que préparent les Indiens et qui ressemble à notre glu.

La distinction que font les naturalistes entre les singes et les guenons , consiste en ce que les premiers n'ont pas de queue , et que les autres en ont une. Je n'en ai pas vu de la première espèce dans la Guyane , et je suppose qu'ils habitent plus l'Asie et l'Afrique que l'Amérique méridionale.

La mort enlevoit tous les jours quelques personnes de notre détachement. Ma santé à moi-même s'altéra , et je me vis attaqué d'une fièvre brûlante , sans officiers , sans soldats. Que l'on juge donc du sentiment que nous éprouvâmes , quand le colonel m'envoya enfin l'ordre de changer de posi-

tion , et de revenir sur nos pas. Nous levâmes l'ancre le plutôt qu'il nous fut possible, et notre route sur la rivière Cottica fut signalée par un événement qui, je crois, pourra intéresser mes lecteurs.

J'étois étendu dans mon hamac, lorsque la sentinelle m'appela pour me dire qu'elle découvroit quelque chose de noir qui se mouvoit dans les broussailles du rivage ; qu'on n'avoit pas répondu à ses cris, mais que d'après la forme c'étoit à coup sûr un nègre. Je fis aussitôt jeter l'ancre, et descendis dans le canot. Quand nous eûmes pris terre, un de nos esclaves, nommé *David*, assura que l'objet en question n'étoit pas un rebelle, mais un grand serpent amphibie qu'il étoit facile de tuer.

Je n'étois nullement disposé à cette chasse. L'énorme grosseur de l'animal, mon état de foiblesse, les obs-

tacles que présentoient les buissons, me retinrent, et je donnai l'ordre de rentrer à bord. Alors David me demanda la permission de tuer lui seul le serpent, et ajouta qu'il n'y avoit aucun danger. Sa résolution excita mon amour-propre et mon émulation, et je voulus avoir moi-même la gloire de cette entreprise. J'exigeai de David qu'il me montrât le lieu où étoit l'animal; je chargeai mon fusil à cartouche, et nous avançâmes. David traçoit le chemin en coupant les broussailles, et nous étions suivis d'un soldat qui portoit trois fusils. A peine avions-nous fait cinquante pas dans la fange et dans l'eau, que le nègre me dit avec vivacité : Moi voir le serpent. En effet ce reptile étoit couché sous des broussailles : sa langue fourchue s'agitoit dans sa gueule; ses yeux, d'un éclat extraordinaire, sembloient lancer des étincelles. J'appuyai mon

arme sur une branche pour viser avec plus de justesse, et je fis feu. La balle manqua la tête, et s'enfonça dans le corps : le serpent blessé fit des bonds prodigieux, et avec une telle vigueur, qu'il coupoit les broussailles avec la même facilité que la faux sous laquelle tombe l'herbe des prairies ; en frappant la vase à coups redoublés de sa queue il fit jaillir à une distance considérable de l'eau et de la boue. Nous reculâmes à la hâte, et rentrâmes avec précipitation dans le canot.

Mon nègre me pria alors de recommencer l'attaque. Nous retournâmes vers le serpent, qui étoit fort paisible, et dont la tête étoit couchée sous des feuilles. Je tirai, mais avec aussi peu de succès que la première fois. Le reptile légèrement atteint, envoya sur nous un nuage de poussière et de boue tel que je n'en ai jamais vu que dans

un ouragan. Nous retournâmes bien vite vers le canot, et dégoûté d'une expédition aussi hasardeuse, je donnai l'ordre de gagner la barque. David ayant renouvelé la prière de lui permettre de tuer l'animal à lui seul, je me laissai entraîner. Nous déchargeâmes nos trois fusils à-la-fois, et le serpent fut enfin blessé d'une balle à la tête.

David enchanté de ce succès, courut vers la barque, en apporta une grande corde, et s'approcha du serpent pour le lier. Ce n'étoit pas une chose facile, car le serpent continuoit à se replier de telle sorte, qu'il étoit fort dangereux de s'avancer : cependant le nègre fit un nœud coulant et le lui jeta au cou avec beaucoup d'adresse. Nous le tirâmes alors jusqu'au rivage, et l'attachâmes à la poupe du canot pour l'entraîner.

Le monstre vivoit toujours et na-

geoit comme une anguille. Je n'avois assurément point envie de prendre à bord de mon léger esquif un pareil passager , dont la longueur étoit de plus de vingt-deux pieds ; sa grosseur étoit celle de mon petit nègre Quaco , âgé d'environ douze ans , dont je mesurai par la suite la veste sur la peau de l'animal. Cependant nos nègres assureroient que c'étoit un jeune serpent , et qu'il n'avoit encore atteint que la moitié de sa croissance.

Nous prîmes le parti de conduire ce monstre à Barbacoéba , pour le dépouiller sur le rivage et extraire sa graisse ou son huile ; David tenant en main le bout de la corde , grimpa sur un arbre , l'attacha entre deux branches , et les autres nègres hissèrent le serpent jusqu'au haut , où il resta suspendu. Cela fait , David sauta lestement de l'arbre sur le corps même du serpent , et s'y attacha fortement ,

••

quoique le monstre tournoyât toujours. Il avoit pris un couteau bien aiguisé entre les dents, et commença l'opération par fendre la peau du serpent auprès du cou, et se laissant glisser en bas, il l'en dépouilla de cette manière.

Quoique je visse bien que cet animal gigantesque étoit hors d'état de nuire, je ne pus cependant voir sans frémir un homme tout nu, dont le corps noir étoit ensanglanté, serrer des bras et des jambes la peau gluante d'un monstre encore vivant.

Au surplus, ce travail ne fut pas sans utilité. Indépendamment de la peau, David me procura plus de quatre gallons (1) de graisse clarifiée, ou plutôt d'huile, quoiqu'il s'en fût perdu encore davantage. Cette huile étoit

---

(1) Le gallon fait environ quatre pintes, mesure de Paris.

excellente pour appliquer sur les plaies et les contusions.

Je témoignai ma surprise de voir l'animal toujours en vie, quoiqu'on lui eût arraché les intestins et la peau : un de nos nègres me dit que jamais ces serpents ne mouroient qu'après le coucher du soleil. Je ne saurois dire jusqu'à quel point cette assertion doit être crue.

Les nègres découpèrent le reptile pour l'accommoder et s'en régaler. Tous unanimement déclarèrent que la chair en étoit succulente et fort saine.

Ce serpent est appelé *Boa* par les naturalistes : à Surinam on le nomme *Aboma*. On dit qu'il a quelquefois quarante pieds de longueur et quatre de circonférence. Il a sous le ventre des espèces de griffes, faites comme les éperons d'un coq, et qui lui servent à saisir sa proie. Cet animal est

amphibie et se plaît dans les terrains bas et marécageux. Il s'y tapit, en se repliant en cercles comme une corde, pour épier et surprendre son ennemi, car son immense étendue ne lui permettroit pas de le poursuivre. Quand il est poussé par la faim, il dévore indistinctement tous les animaux qui se trouvent à sa portée. Peu lui importe que ce soit un paresseux, un sanglier, un cerf ou un tigre. On dit que des nègres en ont été mangés. Il brise avec une force irrésistible les os de l'animal qui lui sert de proie : pour rendre les morceaux plus coulants, il les humecte d'une bave qui sort de sa gueule. La digestion de l'*aboma* est lente et difficile. La proie qu'il a avalée fait dans l'œsophage une forte enflure qui empêche l'animal de ramper sur la terre, et par conséquent de changer de situation.

J'accordai volontiers aux nègres la

permission de manger celui qu'on avoit pris ; mais je remarquai une sorte de mécontentement parmi nos soldats, de ce que j'avois laissé prendre la chaudière pour le cuire. On dit que la morsure de ce reptile n'est pas venimeuse.

Je fis clouer la peau au fond du canot , pour qu'elle séchât au soleil ; et l'ayant couverte de cendres afin d'en empêcher la corruption, je l'envoyai à un de mes amis à Paramaraïbo ; il la fit passer ensuite en Hollande comme une curiosité.

## CHAPITRE III.

*Effets du climat sur les soldats européens. Marche d'un détachement à travers les bois et les marais. Réflexions sur la traite des Nègres. Description du cotonnier. Préparatifs pour une nouvelle campagne.*

ARRIVÉ au poste de la Rochelle , sur la Patamaca , je fis la revue de ce qui me restoit de monde. De cinq officiers il n'en survivoit que deux qui étoient malades. Je n'avois plus que quinze soldats , un sergent et deux caporaux , de cinquante-quatre que j'avois emmenés en parfaite santé. On me donna un renfort de vingt hommes , mais ce n'étoient que des fiévreux et des estropiés , qu'il fallut dès le lendemain envoyer à l'hôpital.

Ce fut dans cette situation que j'appris que les rebelles, enhardis par notre foiblesse, avoient brûlé dans les environs trois plantations, et égorgé tous les blancs. Craignant d'être attaqué à mon tour, je fus réduit à la triste nécessité de transformer les esclaves en soldats. Je les armai d'une hache, n'osant pas leur confier un fusil.

Mon chef m'ordonna de me mettre à la poursuite des rebelles, entre les rivières de Cottica et de Péréca. La marche des troupes dans cette contrée est si différente de celle observée en Europe, qu'il ne sera pas sans intérêt d'en donner une idée.

D'abord il est impossible à la Guyane de marcher deux ou trois de front. Toute la troupe se place sur un seul rang, et les nègres sont entremêlés avec les soldats, pour que ceux-ci les surveillent, ainsi que les objets dont ils

sont chargés. Cette sorte de marche se nomme la *file indienne*. Pour porter les bagages d'un détachement de soixante hommes, il faut au moins vingt nègres esclaves. Il seroit moins dispendieux d'avoir des charriots et des chevaux ; mais on ne peut s'en servir pour les marches militaires de ce pays.

Je découvris la trace des rebelles aux marques de leurs pieds dans la vase, aux tessons de bouteilles, aux écoses de plantains, etc. Souvent il nous falloit traverser des terres inondées et des marais, ayant de l'eau ou de la boue au-dessus des hanches : quelquefois des arbres tombés et entassés les uns sur les autres nous barroient le chemin ; il falloit ou grimper dessus ou ramper à plat-ventre au-dessous : les ronces, les épines nous déchiroient ; les fourmis, les poux-pattat et les abeilles sauvages s'abreu-

voient de notre sang. Il est impossible de réunir ces derniers insectes dans des ruches. Ils construisent leurs nids dans des creux d'arbres ou entre des branches. Si on a le malheur d'en toucher un, ces insectes se jettent sur vous par milliers, s'attachent aux yeux, aux lèvres, et entrent même dans les cheveux, d'où il n'est pas aisé de les déloger. Leurs piqûres causent ordinairement la fièvre et une inflammation qui, lorsqu'elle est près des yeux, rend aveugle pendant quelques heures. Le miel et la cire de ces abeilles est fort brun et de peu de valeur. Le mauvais état où nous nous trouvions, nous fit échouer encore dans cette expédition, et je revins à Paramaraïbo sans avoir rien fait.

Mes effets avoient été mis sous le scellé pendant mon absence. En ouvrant mes malles, je fus bien affligé de trouver mon linge, mes livres, etc.

rongés par une espèce de scarabée , nommée *kakerlaques*. Douze paires de souliers que j'avois apportées d'Europe n'avoient pas été épargnées.

Le *kakerlaque* a un pouce ou deux de longueur , sa forme est ovale et plate , et sa couleur d'un rouge-foncé ; il s'introduit par le trou de la serrure des coffres et des malles. Non seulement il y dépose ses œufs , mais il dévore le linge , la soie et toutes les étoffes ; il ravage aussi les comestibles et les boissons de toute espèce , en y laissant une odeur dégoûtante , qui ressemble à celle de la punaise. Le meilleur moyen pour en garantir les coffres et les caisses , est de les poser sur quatre gros boccoux de verre bien nettoyés , afin que leur surface polie ne laisse aucune prise à ces insectes , et les empêche de monter.

Cependant , grâce aux soins de Joanna , je me procurai suffisam-

ment de linge, et une autre garde-robe. On ne peut se faire d'idée des délices que j'éprouvai à sentir sur mon corps de bon linge et des vêtements propres.

Je ne tardai pas à payer le tribut à une maladie particulière du climat, qu'on appelle *dartre de Surinam*; le corps, sur-tout vers les parties inférieures, se couvre de taches rouges et irrégulières qui s'augmentent de jour en jour, et causent des douleurs cuisantes. Ce mal est contagieux; et si quelqu'un se place sur une chaise où s'étoit assise avant lui une personne qui en étoit attaquée, il est presque sûr de le gagner à l'instant. Ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on parvient à s'en guérir.

Un jour en me promenant aux environs de la ville, je vis un groupe de nègres hommes, femmes et enfants,

nouvellement arrivés des côtes de Guinée, et qu'on alloit vendre comme esclaves. Ce n'étoient guère que des automates ; un assemblage d'os couverts de peau. Ils me firent souvenir du jugement dernier. On eût dit que ces misérables sortoient du tombeau, ou qu'ils avoient été livrés au scalpel d'un chirurgien : c'étoient des squelettes ambulants.

Après tant de volumes qu'on a écrits depuis quelques années sur la traite des nègres, il seroit peut-être présomptueux de ma part de donner mon opinion : d'ailleurs, il y a beaucoup à discuter pour et contre.

J'ai vu livrer à de cruels supplices d'infortunées négresses, dont tout le crime étoit de s'être ou refusées ou soumises aux desirs d'un maître ou d'un époux débauché, et plus souvent encore d'avoir repoussé les séductions

d'un commandeur (1). Les plus innocentes sont par fois victimes de la jalousie mal fondée d'une épouse.

Mais j'ai vu aussi des esclaves nègres traités comme les domestiques les plus chéris le sont en Europe par leurs maîtres.

J'ai vu, d'un autre côté, des matelots, des soldats, des apprentis, traités de la manière la plus brutale, lorsqu'ils dépendoient d'hommes d'une humeur despotique; et, certes, leur condition ne doit pas être enviée des nègres. Si donc le sort des esclaves noirs dépend de l'humeur de ceux qui ont autorité sur eux, il faut tout peser, de peur de prononcer inconsidérément.

J'ai observé le caractère national

---

(1) Les commandeurs sont les inspecteurs qui président aux travaux des esclaves, et sont chargés de les punir.

..

des nègres dans des lieux où ils sont aussi libres qu'en Afrique, et je l'ai trouvé complètement sauvage. Les vingt mille nègres Oucas et Saramécas, ont vécu depuis long-temps dans une parfaite indépendance des Européens; cependant je n'ai point reconnu chez eux les moindres traces de civilisation et d'ordre public; j'y ai vu des exemples multipliés d'un esprit indomptable d'indolence et de débauche.

Tout le monde sait que les nègres qui sont mis en vente par les hommes de leur propre couleur, sur les côtes d'Afrique, ont été ou pris dans les combats et faits prisonniers de guerre, ou quelquefois enlevés par une supercherie criminelle (1).

---

(1) Voyez dans le voyage de Mungo-Park, tome VI de la 2<sup>e</sup> Année, les détails de ce commerce.

Arrachés à leur patrie, à leurs plus chères affections, ces malheureux sont entassés par centaines dans un fond de cale obscur et fétide : les hommes sont chargés de fers et séparés des femmes. Pour toute subsistance on ne leur donne que de grosses fèves accommodées avec un peu d'huile.

Quelquefois des marchands moins cruels leur donnent une meilleure nourriture ; ils en sont récompensés par un débit plus avantageux, et quelquefois ils ne perdent pas un seul homme dans la traversée.

On m'a assuré que le capitaine, le contre-maître, et presque tous les matelots d'un navire ayant péri pendant la route, ceux qui restoient ne suffisant plus pour les manœuvres, les nègres que l'on avoit bien traités s'y employèrent avec zèle, et que, grâce à leur secours, le vaisseau fut

amené à bon port. Ils sauvèrent ainsi la vie à plusieurs personnes, et se laissèrent vendre ensuite sans résistance.

Dès qu'un vaisseau négrier a abordé une colonie, les nègres sont conduits sur le pont, où ils respirent un air plus pur : on les lave, on leur donne des fruits pour se rafraîchir. Ils se traquent les uns les autres différentes figures sur le visage et sur le corps, telles que des étoiles, des demi-lunes, en employant pour cette opération un morceau de verre.

Lorsqu'on les expose en vente, ils sont habillés d'un seul petit morceau de toile de coton. Ceux qui restent à bord y passent le temps à rire, à sauter, à jeter de grands cris et à battre des mains.

Que le lecteur se figure ces malheureux esclaves parcourant les rues où chaque colon vient choisir ceux

qui lui conviennent. Un bon nègre se vend de cinquante à cent livres sterling. Si une négresse est enceinte elle coûte plus cher.

Avant de conclure le marché, le nègre exposé en vente monte sur une table ou sur un tonneau : il y est examiné par un chirurgien, qui lui fait prendre différentes attitudes, pour mieux juger de sa force et de sa santé. Immédiatement après qu'il est acheté, le malheureux nègre est marqué sur la poitrine ou sur l'épaule, avec une estampille d'argent toute rouge, renfermant les lettres initiales du nom de son maître. Cette opération achevée on donne un nouveau nom à l'esclave, on le confie à quelqu'un qui le mène à la plantation, l'instruit et le nourrit bien pendant six semaines sans travailler. Ce régime rétablit promptement la santé et l'embonpoint de l'esclave.

Quelques jours après je me traînai à la vente des esclaves : quel fut mon trouble , quand j'apperçus au milieu d'eux mon inestimable Joanna ! J'éprouvai alors tous les tourments de l'enfer , et maudis mille fois ma fortune , qui ne me permettoit pas de me rendre moi-même acquéreur de cette aimable fille. Mon imagination se faisoit un horrible tableau de l'avenir. Je voyois Joanna insultée , déchirée , gémissant sous le poids des fers , m'appelant , mais en vain , à son secours. Heureusement je trouvai dans mon hôte , M. Lolkens , un protecteur salutaire. MM. Passage père et fils , d'Amsterdam , ayant acheté avec toutes ses dépendances la plantation à laquelle Joanna étoit attachée , cette infortunée ne fut pas vendue séparément , et M. Lolkens , qui demeura régisseur de l'établissement , me dit qu'il étoit plus que

jamais en son pouvoir de nous rendre service à tous deux. Il a rempli noblement cette promesse.

Pendant ma convalescence je faisais des exercices à cheval. Un des colons, nommé M. Vandavelde, se vantant de l'excellence de son coursier, me proposa une course.

J'acceptai, et lui laissai prendre vingt pas d'avance. Cet avantage ne lui servit pas long-temps. Mon cheval anglais surpassa le sien avec la rapidité de l'éclair, et son coursier s'étant jeté à travers une haie épaisse de limoniers, laissa M. Vandavelde suspendu par les cheveux, comme Absalon.

Les chevaux à Surinam valent un peu mieux et ne sont guère plus gros que des ânes; cependant ils sont fort utiles dans les moulins à sucre. Aucun de ces animaux n'est originaire de la Guyane. Pour éviter de fastidieuses

répétitions, je vais donner la liste des quadrupèdes qui ne sont point indigènes du nouveau continent.

L'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, la giraffe, le chameau, le dromadaire, le lion, le tigre, la panthère, le cheval, l'âne, le zèbre, le bœuf, le buffle.

Le mouton, le cochon, la chèvre, le chien, le bléreau, la martre, la genette ou chat d'Espagne, l'hermine, l'hyène, le chacal, la civette, le chat, la gazelle, le chamois, la chèvre sauvage, le lapin, le petit cerf de Guinée, le furet, le rat, la souris, diverses espèces d'écureuils, la marmotte, l'ichneumon, la gerboise, le maki, et plusieurs autres espèces de singes.

Le cotonnier n'a été cultivé à Surinam qu'en 1737, et avec peu de succès jusqu'en 1772. Le cotonnier commun est un arbuste qui croît à la

hauteur de six à huit pieds : il donne deux récoltes par an. Chaque pied rapporte vingt onces de coton. Les feuilles découpées comme celles de la vigne sont d'un vert brillant. Le fruit, presque aussi gros qu'un petit œuf de poule , est divisé en trois loges : il croît sur un très-long pédoncule , et est produit par une fleur jaunâtre. Lorsqu'il est en maturité, la gousse s'ouvre d'elle-même , et présente des globules aussi blancs que des flocons de neige , au milieu desquels sont renfermées de petites graines noires.

La séparation du duvet dont on fabrique le coton se fait par un seul homme , au moyen d'une machine ou d'un moulin seulement. La matière écrue se file à la quenouille ou au fuseau. On lui donne un grand degré de finesse , et les négresses en tricotent des bas , que l'on vend quelquefois jusqu'à deux guinées.

Je parlerai plus loin du café, du cacao, des cannes à sucre et de l'indigo, en ne décrivant les choses qu'à mesure qu'elles se sont offertes à moi. Cette méthode m'est plus commode, et varie, je crois, plus agréablement mon récit.

Lorsque ma santé se trouva entièrement rétablie, je me mis en devoir d'aller rejoindre le colonel Fourgeoud à la crique Wana. Je m'embarquai le 25 octobre sur une chaloupe américaine qui devoit me mener jusqu'à la Comewine. Je rencontrai, à la plantation de Mondésir, le commandeur d'une des habitations qui avoient été incendiées par les rebelles. Il me raconta la manière miraculeuse dont il s'étoit échappé.

« Déjà, dit-il, les insurgés avoient environné le principal corps de bâtiment, que j'ignorois encore qu'ils fussent dans la plantation, et qu'ils y

missent le feu aux quatre coins. Sortir de la maison , c'étoit m'exposer à une mort certaine. Dans ce péril imminent , je me réfugiai au grenier , où je me couchai à plat-ventre sur une poutre , espérant que les brigands s'éloigneroient , et que j'aurois le temps de m'échapper avant que les flammes gagnassent jusqu'à moi.

» Contre mon attente les rebelles demeurèrent , et l'incendie fit tant de progrès , que la chaleur devint insupportable , et qu'il ne me restoit plus que l'alternative ou d'être brûlé vif , ou de me précipiter du haut d'un grenier fort élevé , au milieu d'ennemis furieux.

» Cependant je dus prendre ce dernier parti , et j'eus non seulement le bonheur de tomber sur mes pieds , mais encore de me sauver sans recevoir de blessure , quoique les nègres

fussent armés de sabres et de crocs. Je m'en suis du côté de la rivière, où je plongeai la tête la première. Comme je ne savois pas nager, j'allai d'abord au fond; mais ne perdant pas courage, je parvins à m'accrocher à quelques branches de palétuvier, et je tins ma tête hors de l'eau, afin de respirer librement. Je restai caché sous les feuilles, jusqu'à ce que les révoltés fussent partis, et enfin un bateau vint me tirer de cette situation critique.

Dans la nuit du 30 janvier, tandis que nous étions sur la rivière Cormoétibo, et que tout le monde, excepté les sentinelles, dormoit à bord, le bateau éprouva une violente secousse qui me renversa de dessus ma banquette et fit tomber tous les nègres dans l'eau. Je portai la main à mes pistolets, et demandai ce que c'étoit.

Pendant quelques secondes personne ne me répondit ; le bateau reprit sa position par un mouvement contraire qui me fit perdre l'équilibre. Alors un des nègres qui nageoit pour remonter à bord , s'écria : *Masera da wan sea-cow*. « Maître , c'est une vache-marine. » En effet , cet incident avoit été causé par un *manati* ou *vache-marine* , qui avoit dormi , à ce qu'il paroît , sous le bateau , et l'avoit jeté de côté en s'éveillant.

Lorsque j'arrivai au poste de la crique Wana , je n'y trouvai pas encore le colonel Fourgeoud. Un jour que je faisois manœuvrer un canot sur la rivière , nous apperçûmes en haut d'un palétuvier un combat entre un serpent et une grenouille. Je ne fus pas étonné de voir ce dernier animal sur les branches d'un arbre : on trouve dans le *Monthly-review* une dissertation de l'abbé Spallanzani à ce

sujet (1), mais je considérai avec attention son combat contre le serpent, combat où la pauvre grenouille perdit la vie.

Lorsque je les apperçus, la tête et la moitié du corps de l'animal étoient déjà englouties dans la gueule béante du serpent. La queue de celui-ci étoit entortillée autour d'une forte branche de palétuvier. La grenouille sembloit être de la grosseur du poing, et se retenoit à une branche avec ses pattes de derrière et de devant. Dans cette position où ils combattoient, l'un pour sa vie, l'autre pour son dîner, ils formoient une ligne droite entre deux rameaux; ils restèrent quelque temps stationnaires et immobiles en appa-

---

(1) Les grenouilles qui vivent sur les arbres sont d'une espèce particulière; elles ne s'y tiennent que pendant l'été. Linné a donné à cette variété le nom de *rana arborea* ou grenouille des arbres. (Note du Trad.)

rence. J'avois encore l'espoir que la malheureuse grenouille se tireroit de là par ses efforts ; mais ce fut le contraire. Les mâchoires du serpent s'élargissoient par degrés , et formoient un gouffre où le corps et les jambes de devant de la grenouille disparurent peu à peu ; on ne voyoit plus que les pieds de derrière, qui enfin lâchèrent prise , et la pauvre bête entra tout-à-fait dans le gosier de son formidable adversaire. Elle descendit de quelques pouces dans l'œsophage , elle y forma une bosse ou une enflure au moins six fois aussi épaisse que le serpent , tandis que la mâchoire et le gosier du reptile se contractèrent et reprirent leur état naturel.

Comme il étoit hors de la portée du fusil , nous ne pûmes le tuer : il resta immobile et toujours entortillé autour de la branche.

Dans les premiers jours de novembre,

le colonel Fourgeoud arriva avec un corps de troupes , après s'être emparé en chemin de trois villages ennemis.

Mon premier soin fut de m'élever une hutte , ou plutôt un hangar , pour abriter mon hamac contre le soleil et la pluie. Pour dresser ces huttes , qui dans ces contrées tiennent lieu de tentes , on n'a besoin ni de clous , ni d'autres outils qu'un bon sabre ou une serpe. On les bâtit avec du bois de latanier et de longues lianes. Le latanier est une espèce de palmier qui croît dans les lieux marécageux. On recouvre le hangar des longues feuilles de la même plante , en ayant soin que la verdure retombe en bas , à-peu-près comme la crinière d'un cheval.

Les fenêtres , les tables , les chaises , sont faites des mêmes matériaux : il n'y a pas d'autre clôture pour les jar-

dins et les parcs où l'on garde le bétail. C'est ainsi que les nègres - marrons (c'est-à-dire fugitifs) ne manquent jamais de bonnes habitations, puisque si on leur brûle un village, ils en construisent ailleurs un autre le lendemain. J'ajouterai que les semences du latanier sont entourées d'une trentaine de fibres ligneuses dont on fait des balais, et que ce végétal fournit à-la-fois les matériaux d'une maison, et les moyens de la tenir propre.

Les hangars que chaque soldat élève pour lui-même, coûtent encore moins de peines. On y suspend à des lianes le fusil, l'épée, les pistolets, etc.

Nous ne tardâmes pas à nous mettre en marche, afin de poursuivre les rebelles. Nous nous partageâmes en plusieurs divisions; chaque officier avoit une boussole de poche, bien nécessaire dans ces forêts épaisses,

où l'on n'appercevoit que des arbres et le ciel , comme en pleine mer on ne voit que de l'eau et des nuages.

Il tomboit des pluies continuelles : nous marchions souvent dans l'eau jusqu'aux genoux , piqués par les insectes et les épines , et embarrassés par les lianes. C'est ainsi que nous arrivâmes au poste de Jérusalem , près de l'embouchure de la rivière Cormoétibo.

Le 26, on amena deux nègres rebelles , qui avoient été surpris dans les bois : un troisième s'étoit sauvé. Un des deux prisonniers avoit eu la cuisse cassée d'un coup de feu ; on lui lia les pieds et les poings par lesquels on le suspendit à une perche que portoient deux esclaves : tout le poids de son corps lui arrachoit les membres. Il expira peu d'heures après son arrivée au camp. Il fut enterré par les nègres esclaves , qui , selon leur

coutume, couvrirent son tombeau de feuilles de palmier, et y placèrent, en forme d'offrande, une partie de leur ration. L'autre prisonnier, dont on espéroit tirer des renseignements utiles, fut traité avec plus de douceur.

---

## CHAPITRE IV.

*Description du Pipa. Nouvelles courses dans les forêts. Notice sur Paramaraïbo. Plantation d'Élisabeth. Réunion avec Joanna. Sucrieries. Contrariétés. Expédition contre les rebelles.*

LE 3 décembre nous revînmes aux rives de la crique Wana. Les croassemens du pipa interrompoient souvent notre sommeil. C'est la plus grosse espèce de crapauds de l'Amérique méridionale, et peut-être du monde.

Son aspect est hideux. Sa peau tachetée est d'un brun obscur : la conformation de ses doigts lui permet de nager et de sauter comme une grenouille , et en cela il diffère des autres crapauds. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce quadrupède , c'est la manière dont il se reproduit (1). Ces cra-

---

(1) Notre auteur répète , avec mademoiselle *Mérian* et le célèbre *Linné* lui-même , que la femelle du *pipa* , au lieu de pondre des œufs comme les femelles des autres crapauds , porte ses petits sur son dos , d'où ils sortent tout vivants. C'est une illusion toute pure : il est reconnu aujourd'hui que la mère produit des œufs comme les autres ovipares , mais que les œufs s'attachent à la peau gluante de son dos , se logent dans des espèces de vésicules , et éclosent ensuite lorsqu'ils ont percé leur enveloppe : c'est ainsi que les vipères sont réellement ovipares , quoique les petit serpents semblent sortir tout formés du corps de la mère , et que cette particularité ait influé sur le nom même que l'on donne aux vipères , du mot latin *vivipara*. (*Note du Traducteur.*)

pauls ne sont pas venimeux comme on pourroit le croire, il est même facile de les apprivoiser.

Avertis de l'approche des ennemis, nous nous dirigeâmes vers le lieu qu'on nous avoit indiqué. Un grand palmier flottoit encore sur une petite rivière, et étoit attaché par des lianes : ce qui annonçoit clairement que l'ennemi avoit passé par là. Lorsque les nègres veulent passer une rivière, ils se placent l'un derrière l'autre sur un tronc flottant ; quelquefois même ils y déposent leurs enfants et leurs femmes, et les meilleurs nageurs les dirigent à terre.

Nous manquâmes cependant les traces des rebelles, et arrivâmes dans des forêts où la sécheresse qui avoit succédé aux pluies nous fit éprouver une affreuse disette d'eau. Tandis que nous étions tous dévorés par la soif, mon fidèle *Quaco* m'apporta une

calebasse remplie d'une eau excellente. Il l'avoit tirée de la manière suivante, des feuilles de quelques pineaux sauvages.

On tient la plante d'une main, et on la coupe avec un sabre ou un couteau au-dessous des feuilles. L'eau sort par cette ouverture, et découle dans une calabasse ou dans le verre qu'on a placé pour la recevoir. Ce sont les feuilles de la plante, qui, recueillant l'eau dans la saison des pluies, la conservent dans une sorte de réservoir. Il y a aussi une espèce de liane nommée *Water-Withy*, qui possède à-peu-près les mêmes propriétés.

Chemin faisant, on découvrit un puits dont l'eau auroit pu désaltérer toute la troupe; mais l'avidité avec laquelle chacun s'y jeta troubla l'eau en un instant, et la changea en une vase infecte. Dans la nuit suivante, nous trouvâmes une autre

source d'eau dont on s'abreuva avec délices.

Tout le camp fut attaqué d'un flux de sang, qui conduisit une foule de soldats au tombeau. Les pauvres esclaves sur-tout faisoient pitié. Réduits à la plus détestable nourriture, ils étoient affamés au point de se serrer les reins avec des cordes et des lianes, selon la coutume des Indiens, qui s'imaginent que cette compression diminue les tourments de la faim.

Nos nègres employoient leurs instants de loisir à construire des paniers de jonc, et à faire des filets avec les fibres d'une plante soyeuse. Ce dernier végétal est une espèce d'aloès dont les feuilles piquantes contiennent sur toute leur longueur de petites fibres blanches que l'on bat et qu'on fait rouir comme du chanvre. Avec ces fibres on peut faire des cordes très-solides, mais sujettes à se pourrir fort

vîte. Elles ressemblent si bien à la soie écrue, que l'importation en est défendue dans certains pays, de peur qu'on ne les mêle avec de la soie véritable. Cette plante, à Surinam, s'appelle savon d'Inde: elle sert aux mêmes usages que le savonnier, parce qu'elle produit une substance molle qui sert à blanchir comme le savon ordinaire.

Un nègre, qui savoit que je m'occupois d'histoire naturelle, me présenta un jour un scarabée long de trois ou quatre pouces, et large de plus de deux: on l'appelle *rhinocéros* à Surinam, à cause de sa trompe qui est crochue, fourchue et épaisse comme une grosse plume d'oie. Un autre insecte du même genre s'appelle *cerf-volant*, parce qu'il a sur la tête des cornes semblables à un bois de cerf. Ces deux scarabées volent avec un bourdonnement très-fort, et sont

si vigoureux que peu d'oiseaux osent les attaquer.

Nous revînmes à La Rochelle, exténués de fatigue, accablés de maladie, et considérablement diminués dans notre nombre. Notre commandant accorda à plusieurs officiers et à moi la permission de retourner à Paramaraïbo. Mon premier soin, après mon arrivée, fut d'envoyer chercher ma bonne Joanna, qui fondit en larmes en me revoyant. On lui avoit dit que j'étois mort. Elle pleuroit en même temps de joie de ce que j'existois encore, et de douleur de voir l'état déplorable dans lequel j'étois.

Je crois que c'est ici le lieu de faire la description de Paramaraïbo.

Cette jolie ville est bâtie sur une plaine de gravier, et forme un carré long d'une-demi lieue d'étendue sur un sixième de lieue au plus de largeur. Les rues en sont parfaitement alignées

et bordées d'orangers, de palmiers, de tamarins et de limoniers, toujours en fleurs, et qui se courbent sous le poids des fruits. On n'a pas besoin ici de pierres ni de briques pour le pavé : les rues sont sablées comme les plus beaux jardins, et on en relève l'agrément en les jonchant de coquilles de mer. Les maisons, de deux ou de quatre étages, sont construites de bois très-beau : les fondations sont en briques, et au lieu d'ardoises ou de tuiles, les toits sont recouverts de lattes. On voit rarement des fenêtres vitrées dans ce pays : on emploie des treillis de gaze, parce que le verre donneroit trop de chaleur.

Je n'ai pas vu une seule cheminée dans la colonie. La cuisine est toujours éloignée du principal corps-de-logis, et l'on fait du feu dans un trou en terre.

Il n'y a pas de source d'eau vive

dans toute la ville ; on ne boit que de l'eau de puits ou de citerne. Tous les habitants dorment dans des hamacs, à l'exception des nègres, qui, presque tous, couchent sur la dure.

Le nombre des maisons est de quatorze cents. Le principal édifice est le palais du gouverneur : quoique bâti depuis peu, il a coûté plus de quinze mille livres sterling (1). L'hôtel de ville est couvert en tuiles. Il y a un temple pour les protestants, un autre pour les luthériens, et deux synagogues pour les juifs allemands et portugais. Dans la rade, les vaisseaux marchands sont amarrés à une portée de pistolet du rivage. Rarement il y en a moins de quatre-vingts chargés de café, de sucre, de cacao, d'indigo et de coton ; il y a des vaisseaux négriers, et des bâtimens de l'Amérique

---

(1) Environ trois cent soixante mille francs.

septentrionale ou des Antilles, qui viennent échanger de la farine, des salaisons, des liqueurs, des bougies de spermacéti, des chevaux et de gros meubles, contre différents articles, et sur-tout de la mélasse, dont les Américains distillent du rhum.

Auprès de la rivière est un bastion sur lequel un soldat en faction frappe avec un marteau sur une cloche l'heure qui lui est indiquée par une horloge de sable.

Paramaraïbo est une cité fort peuplée : on voit dans les rues une multitude de planteurs, de matelots, de soldats, de juifs, d'Indiens et de nègres. La rivière est constamment couverte de canots et de barques de plaisance où l'on fait de la musique. Des groupes de jeunes nageurs des deux sexes se jouent dans l'eau. Les vêtements et les carrosses des riches colons sont magnifiques. On voit

briller de toutes parts les étoffes de soie brodées, les velours de Gênes, les galons d'or et d'argent, et les pierrieres. Les patrons des vaisseaux marchands ont des boucles et des boutons d'or massif. Les tables n'y sont pas moins somptueuses : on y sert les mets les plus exquis dans de la vaisselle plate ou de superbe porcelaine. C'est sur-tout dans le nombre des esclaves noirs que se déploie le luxe des colons. Les juifs ont, dans la colonie, des privilèges extraordinaires : ce sont eux, en général, qui vendent les comestibles tirés de l'étranger.

Les Européens, non comprise la garnison, sont au nombre de cinq mille : on y compte soixante-quinze mille nègres esclaves. Le service de la ville est fait par la milice bourgeoise. Le soir, au signal que donne l'artillerie du vaisseau commandant, les pavillons des vaisseaux sont ame-

nés , on sonne les cloches et l'on bat la retraite dans la ville. Aucun esclave ne peut plus dès ce moment , sans une permission expresse de son maître , se montrer dans les rues ni sur le port.

C'est à dix heures du soir , et surtout au clair de la lune , que les dames vont à la promenade. Les habitants , outre les plaisirs de la table , de la danse , des promenades en voitures , et des assemblées de jeu , ont un petit théâtre sur lequel ils jouent la comédie. Leur linge est d'une finesse et d'une blancheur recherchées. Le parquet des salons de compagnie est toujours nettoyé avec des oranges aigres coupées en deux , ce qui répand une odeur fort agréable.

Il n'y a de pêcheurs dans ce pays que les nègres. Ils pêchent pour le compte de leurs maîtres , mais il leur est permis de mettre de côté pour eux une certaine somme. Ainsi , avec de la

sobriété et de la persévérance ils peuvent amasser une petite fortune, et même racheter leur liberté au bout d'un certain temps. Il en est cependant qui aiment mieux rester avec leurs maîtres, lorsque ceux-ci les traitent bien, parce que étant esclaves ils sont exempts des impôts qu'on leur fait payer après leur affranchissement. J'ai connu un esclave nommé *Joseph*, qui, par ce motif, avoit refusé la liberté que lui offroit son maître. Il logeoit dans une maison commode, meublée avec goût, et possédoit lui-même plusieurs esclaves. Mais pour quelques noirs bien traités, le plus grand nombre est misérable.

La classe la plus considérée parmi les esclaves, est celle des quarterons, nés d'un blanc et d'une femme mulâtre. On place ordinairement les jeunes garçons de cette couleur en apprentissage chez des ébénistes, des

orfèvres ou des bijoutiers. Les filles sont femmes-de-chambre. Elles sont plus sveltes que les filles mulâtres, et ne vont jamais comme celles-ci, nues au-dessus de la ceinture.

Le 16 février, nous apprîmes que les rebelles avoient attaqué le poste de La Rochelle, et nous avoient tué ou blessé plusieurs hommes. Dans cette circonstance, je reçus l'ordre de me rendre à la plantation de l'Espérance, sur la Comewine, pour prendre le commandement des troupes qui y étoient cantonnées. Avant mon départ, neuf nègres furent condamnés à avoir chacun une jambe coupée, pour avoir fui l'habitation de leurs maîtres. Le chirurgien de l'hôpital exécuta la sentence. Pendant cette effroyable opération les patients fumoient tranquillement leur pipe de tabac. Quatre de ces malheureux moururent immédiatement après l'ampu-

tation : un cinquième se fit périr lui-même , en arrachant pendant la nuit les ligatures , et en laissant couler son sang. Les nègres , ainsi mutilés , sont communs dans la colonie. Leurs maîtres les employent à ramer sur leurs barques. On en voit qui sont privés d'un bras , pour avoir osé frapper un Européen. Je fus enchanté de ma nouvelle situation , j'étois respecté comme un souverain ; les colons des environs m'envoyèrent des présents de gibier , de poisson , de légumes et de fruits.

Le 5 mars je fus surpris de voir agiter un mouchoir blanc sur un bateau qui remontoit la rivière. C'étoit ma chère Joanna qui me donnoit ce signal. Elle étoit accompagnée de sa tante , et préféroit désormais au séjour de la ville celui de la plantation de Fauconberg , à une lieue et demie de l'Espérance.

Je l'accompagnai jusqu'à cette plantation, où je trouvai un vieil esclave que Joanna me dit être son grand-père, et qui me fit présent d'une demi-douzaine de pièces de volailles. Ce vieillard avoit les cheveux gris et étoit aveugle; mais ses nombreux descendants soutenoient sa marche chancelante. Il me dit qu'il étoit originaire d'Afrique, où il étoit plus puissant que ses maîtres ne le furent jamais à Surinam.

Je visitai avec soin les plantations du pays, et voici ce que j'y remarquai.

Les bâtimens d'une sucrerie consistent ordinairement en une maison élégante pour le maître, deux autres pour le commandeur et le teneur de livres, un logement pour le charpentier, les cuisines, les magasins et les écuries, lorsque ce sont des chevaux qui font tourner les moulins à sucre. Dans la plantation de l'Espé-

rance ces machines sont mises en mouvement par des roues hydrauliques. La haute marée pousse l'eau dans des canaux au moyen d'écluses que l'on ouvre à la basse marée ; et cette eau, tombant comme un torrent, donne l'impulsion aux moulins.

L'étendue des plantations de cannes dans cette colonie est ordinairement de cinq ou six cents acres. Les parties destinées à la culture sont partagées en carrés, où l'on couche en terre, dans des rayons parallèles, les plants ou boutures de cannes auxquels on donne un pied de long. On les plante dans la saison des pluies. Les jets qui sortent de ces plants sont douze ou seize mois avant de parvenir à leur maturité.

La canne à sucre atteint une hauteur de cinq à six pieds : il sort de ses oëilletons des feuilles d'un vert pâle, longues et dentelées.

On compte dans certaines plantations plus de quatre cents esclaves. Le prix qu'il en coûte pour les acheter et pour construire les bâtimens, non comprise la valeur du fonds de terre, se monte à vingt ou vingt-quatre mille livres sterling (1).

Les cannes sont brisées dans le moulin par trois cylindres, entre lesquels on les passe deux fois; ensuite le jus est conduit par une gouttière dans l'atelier d'évaporation.

Le travail des nègres qui surveillent les cylindres est si dangereux, que si par inadvertance ils laissent prendre leurs doigts entre deux rouleaux (ce qui arrive quelquefois), le bras tout entier est attiré et mis en pièce; quelquefois même une partie du corps est arrachée. Ordinairement on tient toute prête une hache pour amputer le mem.

---

(1) Environ cinq cent mille francs.

bre, car l'homme courroit le danger de périr avant que la machine fût arrêtée.

Un autre danger auquel sont exposés ces malheureux esclaves, c'est de goûter seulement la liqueur qu'ils fabriquent à la sueur de leur front : si l'on s'en apperçoit, le commandeur leur inflige quelques centaines de coups de fouet.

On fait bouillir la liqueur successivement dans cinq chaudières, et delà on la porte dans les rafraîchissoirs. Quand le sucre est refroidi, il a l'air d'être gelé ; il est solide, candi, brun et brillant. Débarrassé de l'eau de cristallisation, dont on fait de la mélasse, il est en état d'être transporté en Europe, pour être raffiné et mis en pain.

Rien ne se perd dans la canne à sucre ; outre la mélasse, on distille du marc une liqueur ardente nommée

*kill-devil* (1). Cette liqueur est bue par les soldats, les matelots et les nègres ; mais ce seroit un poison lent pour un Européen. La tige écrasée et les feuilles des cannes sont un excellent engrais.

L'espoir très-prochain de rendre Joanna à la liberté dissipa tous ses scrupules, et elle ne refusa plus de devenir mon épouse.

Je fis construire une maison pour recevoir Joanna ; elle fut achevée en cinq ou six jours. Les tables, les chaises et les bancs étoient de laticien, comme l'édifice lui-même ; les portes et les fenêtres se fermoient à l'aide de serrures et de clefs de bois faites par un nègre. Lorsque Joanna arriva, le premier avril, je la menai à sa nouvelle habitation, où, en té-

---

(1) C'est-à-dire, capable de tuer le diable,

moignage de respect, les nègres de la plantation lui firent des présents de cassaves, d'ignames, de bananes et de plantains. Jamais amants et époux ne furent plus heureux. Libres comme les lianes des forêts, nous respirions l'air le plus pur. Je jouissois d'un contentement réel et d'une bonne santé; ma compagne, brillante de beauté et de jeunesse, faisoit l'admiration de toute la colonie.

Le 4 avril je vis deux serpents longs, l'un de trois pieds, l'autre de quatorze pouces, se livrer un combat à outrance. Il dura près d'une heure et demie, pendant laquelle ces deux animaux firent des efforts et des détours fort curieux. Il finit par la défaite du plus petit, que le plus gros saisit par la tête, et avala tout entier et vivant.

Le soir du même jour, Quaco ayant jeté à terre de petits charbons allu-

més, je fus bien surpris de voir une grenouille les avaler avec avidité, sans qu'elle parût en ressentir aucun mal; sans doute elle les prenoit pour des mouches à feu.

Jusqu'à ce moment j'avois joui dans la plantation de l'Espérance d'une félicité parfaite; des événemens imprévus vinrent troubler ce bonheur.

La mort du propriétaire de la plantation à laquelle Joanna étoit attachée, me menaça de perdre pour jamais celle que je comptois racheter incessamment, et avec elle l'enfant dont elle étoit à la veille de me rendre père.

Le 16 mai, tandis que j'étois assis avec Joanna devant la porte de notre maison, je reçus la visite inattendue d'un de nos chirurgiens, M. Stéger. Après avoir tâté mon pouls et examiné ma langue, il me déclara sans

cérémonie que je mourrois le lendemain si je ne suivois pas son ordonnance.

Ce pronostic produisit un tel effet sur moi, que malgré la répugnance invincible que j'avois pour les médecines, je n'hésitai point à avaler celle qu'il me présenta ; mais presque aussitôt je tombai à terre sans connoissance. Lorsque je repris mes sens, je me vis étendu sur un matelas, et la pauvre Joanna toute en larmes auprès de moi. Elle me raconta tout ce qui m'étoit arrivé. A l'instant où je tombai, Joanna me fit porter par quatre nègres sur un matelas : ce chirurgien m'ayant appliqué les vésicatoires sans effet, dit que j'étois un homme mort, et quitta la plantation. Alors on fit faire mon cercueil pour m'enterrer le lendemain ; ce que Joanna empêcha, en se jetant à genoux pour obtenir quelque délai.

Cette excellente femme me frotta continuellement les tempes avec de bon vinaigre, elle en trempa plusieurs mouchoirs dont elle m'enveloppa les poignets et les pieds. Enfin, elle parvint à me faire avaler quelques gouttes de vin chaud.

Les soins de Joanna me rendirent la vie, mais je languis encore longtemps; un de mes amis ayant voulu savoir quelle étoit la médecine ou plutôt le poison que j'avois pris, découvrit que c'étoit quatre grains d'émétique, mêlés avec quarante grains d'ipécacuanha. Le chirurgien avoit jugé de mon tempérament par ma haute taille. Ce trait d'ignorance me révolta. Lorsque ce malheureux vint me rendre sa seconde visite, je faillis l'assommer d'un coup de bâton. Peu de temps après M. Stéger fut renvoyé, comme incapable d'exercer sa profession.

Je me rétablis, et le plus grand désagrément que j'éprouvai fut d'avoir le pied rempli de chiques. Ce sont des insectes qui pénètrent sous la peau et causent des ulcères si dangereux, que j'ai connu un soldat à qui il fallut couper avec un rasoir la plante des pieds pour le guérir. Souvent en pareil cas on a eu recours à l'amputation; mais quand on s'y prend de bonne heure, il est très-facile d'extirper les chiques avec une aiguille. Les nègres sont fort adroites à cette opération.

Un oiseau de ce pays mérite que j'en fasse mention, sur-tout à cause de la singularité de son nid. On l'appelle *lippy-banana*, parce qu'il se nourrit de bananes mûres. Des oiseaux de cette espèce s'étoient emparés d'un gros arbre au bord de l'eau, et les nègres m'assurèrent qu'ils y vivoient paisiblement depuis plusieurs années.

Ils y étoient au nombre de plus de deux cents.

La forme du *lippy-banana* est celle d'une grive d'Angleterre. Le mâle a les plumes du corps d'un noir brillant, la queue et une partie des ailes cramoisies : les femelles ont aussi le corps noir, et le reste d'un beau jaune. Ces volatiles avoient plus de soixante nids fixés à l'extrémité des branches, où ils étoient balancés par les vents. Ces nids, semblables à des espèces de bourses rondes par en bas, et terminés en pointe, sont construits avec des brins de foin, et l'on voit au milieu un petit trou par lequel les oiseaux entrent et sortent.

Les œufs sont déposés dans le fond, qui est assez large ; et la partie supérieure contournée en spirale, défend ces nids contre les oiseaux de proie et l'inclémence de l'air. Ce qu'il y a de plus important, c'est que les singes,

très-nombreux dans ce pays , ne peuvent les détruire , parce que les branches auxquelles ils sont suspendus , quoique assez fortes pour supporter les nids , fléchiroient sous un poids plus considérable.

Le 18 janvier 1774 , je dis adieu au poste de l'Espérance , et partis pour Paramaraïbo. J'y arrivai avec le reflux , ce qui me donna l'occasion de voir les arbres qui bordent la rivière de Surinam , couverts d'huîtres attachées aux branches comme des fruits. Mes lecteurs conçoivent qu'elles y adhèrent comme elles le feroient à tout autre corps solide.

Le 29 , il arriva dans la capitale un nombre considérable d'Indiens. Ces peuples , aborigènes de la Guyane , se divisent en plusieurs tribus , qui toutes sont de couleur de cuivre , tandis que les nègres d'Afrique , qui vivent

sous le même degré de latitude sont parfaitement noirs.

Tous les Indiens de la Guyane croient en un Dieu, comme auteur suprême de tout bien, et qui n'a jamais la volonté de leur faire du mal; mais ils adorent le diable, et le conjurent de détourner les maux dont ils les menacent. Ils le regardent comme la source de la douleur, des maladies, des blessures et de la mort. Lorsqu'un Indien meurt, sa famille entière, afin d'éviter à l'avenir l'influence du mauvais esprit, change aussitôt de séjour.

Ces Indiens ne connoissent point le partage des terres : leur gouvernement est celui des anciens, qui, dans chaque famille, font les fonctions de capitaines, de prêtres et de médecins.

La polygamie est permise parmi eux; mais généralement chacun d'eux n'a qu'une femme, dont il est jaloux

à l'excès, et qu'il tue à l'instant où il est certain de son infidélité.

Jamais ces Indiens ne s'injurient les uns les autres, ni ne commettent aucun vol : le mensonge est une chose inconnue parmi eux. Leur reconnoissance est sans bornes ; mais leur vengeance implacable quand ils se croient offensés.

Les seuls vices que je leur connoisse, ce sont leur passion excessive pour les liqueurs fortes, et leur indolence inconcevable. L'unique occupation d'un Indien, lorsqu'il ne pêche ni ne chasse, est de se coucher dans son hamac, de s'y amuser à nettoyer ses dents, à se peigner les cheveux, ou à considérer sa figure dans quelque morceau de miroir cassé.

Les Indiens sont généralement très-propres, et se baignent deux ou trois fois par jour dans les rivières ou dans la mer. Leur chevelure est épaisse et

d'un noir brillant ; elle ne blanchit pas, et jamais ils ne deviennent chauves : les hommes la portent courte ; mais elle tombe aux femmes jusqu'à la moitié du dos.

Les Indiens de la Guyane ne sont ni grands ni robustes, mais leur taille est droite, et ils jouissent d'une bonne santé. Leur figure est régulière et belle, ils ont les lèvres minces, les dents blanches, les yeux noirs, mais petits. Tous se défigurent, plus ou moins, par l'usage du *rocou*, sorte de couleur rouge mêlée avec de l'huile, dont ils se frottent le corps. Un jour que je riois à l'aspect d'un jeune Indien tout barbouillé, qui venoit des environs de Cayenne, il me répondit en français : « Un tel usage m'adoucit la peau, il prévient une transpiration trop abondante, et me garantit en partie contre les mousquites qui vous tourmentent. Voilà, outre sa beauté,

à quoi sert ma teinture rouge. Maintenant dites-moi ( en montrant la poudre dont mes cheveux étoient couverts ) pour quelle raison vous êtes-vous peint en blanc ? Je n'en connois aucune de perdre ainsi votre farine , de salir votre habit , et de paroître blanc avant l'âge. »

Outre la couleur rouge, les Indiens se peignent encore dans leur grande parure d'un bleu-pourpré très-sombre, qu'ils nomment *tapowripa* : ils s'en dessinent sur le corps des figures et des hiéroglyphes. Cette drogue adhère si fort à la peau, qu'un de nos officiers s'étant avisé, dans un moment de bonne humeur, de se faire dessiner sur la figure deux énormes moustaches, ne put les effacer sur-le-champ, et fut forcé de les montrer pendant toute une semaine à Paramaraïbo.

Le vêtement et les ornemens des Indiens diffèrent peu de ceux des

tribus qui habitent l'Amérique septentrionale (1).

Quoique les Indiens de la Guyane soient très-pacifiques, ils se font cependant quelquefois la guerre, et dans le seul but d'avoir des prisonniers. Ce sont les Européens qui trop souvent les y excitent, pour acheter leurs captifs et en faire des esclaves; mais ceux-ci ne sont que pour l'ostentation, car ils refusent absolument de travailler.

Si on les maltraite, ils languissent et refusent toute nourriture, jusqu'à ce qu'enfin ils périssent d'épuisement et de tristesse.

Les Indiens font toujours leurs attaques au milieu de la nuit; leurs opérations de guerre ressemblent plutôt à un siège qu'à une bataille. Ils en-

---

(1) Voyez pour d'autres détails les voyages d'Ulloa, de Dampier, de Carver, de Weld, etc.

tourent les villages ennemis pendant que les habitants sont livrés au sommeil, emmenent prisonniers les femmes et les enfants, tuent les hommes avec leurs flèches empoisonnées, leur fendent le crâne avec leurs massues, et scalpent leur chevelure.

Le 30 janvier 1775, notre misérable armée reçut un renfort de deux divisions de cent-vingt hommes, et elles furent promptement suivies de deux autres. Le 6 février, tout le corps reçut ordre de quitter Paramaraïbo, et d'aller camper sur le mont Magdenberg, à trente-six lieues de la capitale. Ayant tout disposé pour une quatrième campagne, je fis mes adieux à ma petite famille, et m'embarquai avec le colonel Seybourg, commandant de la nouvelle troupe.

Un soir que je me promenois aux environs du camp, avec mon petit

Quaco, des singes de l'espèce nommée *quatto* ou *coïata*, s'approchèrent pour nous regarder; ils nous jetèrent de petits bâtons, et même de leurs excréments.

Le *coïata* est très-grand, et sa queue est énormément longue; ses bras et ses jambes sont couverts de longs poils noirs qui produisent un effet désagréable à la vue; la peau de sa face est rouge et nue, ses yeux enfoncés; et dans cet état il ne ressemble pas mal à une vieille Indienne. L'extrémité de sa queue est tournée en spirale: elle est nue et calleuse, parce qu'il s'en sert comme d'un cinquième membre pour se suspendre aux branches des arbres.

Il paroît que cette idée de jeter de petits bâtons, des fruits ou des excréments, n'est qu'une imitation du mouvement des hommes, car le *coïata* n'a ni l'adresse ni la force nécessaire

pour atteindre l'objet qu'il vise ; s'il y arrive , c'est par hasard. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le coaita, c'est que lorsqu'il est blessé d'un coup de feu ou par une flèche , il porte à l'instant la main à sa blessure , regarde couler son sang , et avec le secours de ses compagnons il remonte au haut de l'arbre en poussant des cris lamentables ; il s'y attache par la queue , et là il continue à gémir , jusqu'à ce qu'affoibli par la perte de son sang il tombe mort aux pieds de son ennemi.

Il n'est pas étonnant que le singe blessé soit aidé par les animaux de son espèce à grimper à la cîme d'un arbre ; mais que ceux-ci aient assez de connoissances en botanique pour choisir les plantes vulnéraires , les mâcher et les appliquer sur la plaie , c'est ce que je ne saurois croire , bien qu'un voyageur l'ait affirmé.

Le Saki-Winki est le plus petit des singes de la Guyanne, et peut-être de l'univers ; car il n'est pas plus gros qu'un rat de Norwège. C'est un fort joli animal : il est si sensible au froid, qu'on a beaucoup de peine à l'apporter en Europe, et qu'il y meurt peu de temps après son arrivée.

Le 3 avril, les deux colonnes de notre petite armée se mirent en marche contre les rebelles. Nos pauvres soldats étoient horriblement chargés. Le 13, nous traversâmes des marais dangereux et profonds, où nous avions de l'eau jusqu'à la poitrine pendant que la pluie tomboit en torrents. Nous eûmes, dans cette fâcheuse situation, une alerte causée, non par les rebelles, mais par une troupe de gros singes que nous apperçûmes ensuite au haut des arbres. Ces animaux brisoient contre les branches de grosses noix pour en extraire l'amande : ils agissoient

avec régularité , et observoient une sorte de cadence. Quelques-uns nous jetèrent de ces noix , et même il en tomba une qui ouvrit la tête à un de nos soldats. Le bruit que faisoient ces singes nous avoit persuadés que c'étoient les rebelles qui abattoient du bois à coups de hache.

Le 7 mai , en nous avançant vers le nord, nous gravâmes des montagnes, du haut desquelles nous jouîmes des points de vue les plus ravissans. Un de nos nègres m'apporta, un jour, un ragoût de *groegroe* , c'est-à-dire fait avec des vers de palmiste ; ces insectes sont de gros charançons noirs qui se multiplient en déposant leurs œufs dans la moëlle des palmiers abattus. Ils sont de la forme et de la grosseur du pouce. Quelque dégoûtant qu'ils paroissent, plusieurs personnes en mangent avec délices, et on en vend à Paramaraïbo. On les fait frire avec du beurre et un

peu de sel , ou bien on les fait rôtir en les enfilant à des brochettes de bois. Ils ont un goût composé de celui de toutes les épices des Indes , telles que la muscade , les clous de girofle , la canelle , etc.

Je vivois en très-bonne intelligence avec M. Seybourg , quoique les officiers des deux corps se vissent respectivement d'un très-mauvais œil : je faillis néanmoins perdre ses bonnes grâces pour une bagatelle. Il avoit acheté des Indiens une couple de beaux kakatoès ( sorte de perroquets à huppe ). Il les tenoit renfermés dans une cage , et étoit sur le point de les envoyer en Europe , pour en faire présent à la princesse d'Orange. J'engageai M. Laurent , son valet-de-chambre , à me permettre d'en prendre un à la main , afin de mieux l'examiner ; mais à peine la porte de la cage fut-elle ouverte , que l'oiseau jeta un

cri, et disparut dans un instant. Le pauvre valet-de-chambre en demeura tout consterné. Quant à moi, je pris la fuite pour éviter l'orage qui s'approchoit, et me cachai entre des broussailles d'où je pourrois appercevoir les mouvements du colonel. Instruit de ce malheureux événement, il se mit à jurer, et à faire des gestes furieux; dans l'accès de sa rage, il tua d'un coup de pied un pauvre canard qui appartenoit à un de nos officiers. Après cela il arracha sa perruque et la foula aux pieds: j'étois tout tremblant, et le reste des spectateurs éclatoit de rire. Cependant, au bout d'une demi-heure, la colère du colonel commença à s'appaiser, et il imagina un stratagème pour reprendre l'oiseau fugitif.

Il attachâ l'autre kakatoès par un cordon assez court en haut de la cage; il plaça cette cage en plein air, avec

une banane mûre dans le milieu, et laissa la porte ouverte, de sorte que tout oiseau pouvoit y entrer, excepté le prisonnier. Celui-ci, qui n'avoit rien à manger, jeta des cris perçants, qui furent entendus de son compagnon. Le fugitif revint en effet; et voyant la banane, il rentra dans la cage que l'on ferma bien vîte sur lui. Grâce à l'heureuse issue de cette aventure, j'en fus quitte pour un reproche amical; mais on pense bien que M. Laurent fut sévèrement réprimandé.

Les kakatoès sont moins gros que les perroquets; ils ont les plumes vertes, à l'exception de celles de la tête et de quelques-unes de la queue, qui sont d'un rouge pâle. Ces volatiles sont couronnés d'une touffe de plumes ou panache penché en arrière, mais qu'ils relèvent quand ils sont irrités ou effrayés.

Les perroquets les plus communs à

la Guyane, sont ceux que Marcgrave appelle *ajouroucoura*. Ils ne sont pas aussi gros que les perroquets africains : ils sont verts, avec la poitrine et le ventre d'un jaune pâle. Au haut de la tête se trouve une tache bleue ; sur leurs aîles on voit quelques plumes d'un bleu éclatant, et d'autres d'un cramoisi foncé. Ils sont nombreux à Surinam, mais plus nuisibles qu'agréables, car ils se jettent sur les plantations de cafiers, de maïs et de riz, et y commettent de grands dégats. Leur cri perçant est sur-tout ce qui les rend insurportables. Ils volent toujours par couples. Pour avoir le soleil plus long-temps, ils dirigent le matin leur vol à l'est, et le soir à l'ouest.

Quand on fait cuire ces animaux, ils donnent un assez bon bouillon ; ils se mettent aussi en pâtés, mais apprêtés de toute autre manière ils seroient mauvais et très-durs. Ils apprennent à

crier, à rire, à aboyer, à miauler, à siffler, mais ils ne réussissent pas si bien que ceux qui sont nés en Afrique. On dit que la semence des gousses de coton les enivre. Leur plaisir est de se suspendre aux branches des arbres et de s'y balancer. Ils saisissent leur nourriture avec une de leurs griffes comme avec la main.

Il y a aussi à Surinam de jolies peruches qui sont fort communes.

Quoique notre armée ne pût forcer les rebelles à en venir aux mains, en traversant fréquemment la partie supérieure des rivières et en faisant des battues sur les frontières de la colonie, elle prévenoit le pillage et l'incendie des plantations. Ainsi, nous rendions des services essentiels à la colonie, quoiqu'il en coûtât beaucoup d'hommes et d'argent.

Un de mes nègres m'apporta deux insectes curieux. L'un deux, semblable

à la sauterelle, se nomme *spaanse-jouffer*. Son corps, de la grosseur d'un tuyau de plume, a sept pouces et demi de long. Il est monté comme une araignée, sur six jambes de près de six pouces de longueur, et il n'a pas d'ailes. Quatre antennes, dont les deux plus grandes sont longues de cinq pouces, lui sortent de la tête. Cet animal est comme un monstre dans son espèce. L'autre insecte a été nommée par mademoiselle Mérian *le veilleur*, mais les Hollandais le désignent sous un nom qui caractérise le son qu'il fait entendre le soir, et qui ressemble assez au son d'une cymbale ou à celui d'un rasoir que repasse un rémouleur. On l'appelle encore *porte-lanterne*, à cause de la lumière qu'il répand durant la nuit, et qui est plus forte que celle d'une mouche-à-feu. Le porte-lanterne a plus de trois pieds de long : il a le

corps épais et de couleur verte , avec quatre aîles transparentes qui cependant brillent d'une grande variété de couleurs. Il lui sort de la tête une trompe qui fait le tiers de toute la longueur de l'animal. Cette protubérance est vulgairement appelée la *lanterne* de l'insecte , et produit la lumière qui en jaillit pendant la nuit. Enfin il marche lentement ; mais il vole avec une rapidité étonnante.

J'ai parlé d'un nègre rebelle que le colonel Fourgeoud avoit arrêté vivant : ce malheureux mourut dans le cours de cette expédition, où il nous suivoit comme un chien enchaîné. Les autres esclaves soupçonnant qu'il avoit donné quelques avis à notre colonel sur les établissemens de ses camarades , attribuèrent sa mort à la justice divine , qui le punissoit d'avoir trahi la foi jurée à ses compatriotes. Les Africains sont persuadés que celui

qui viole son serment doit périr misérablement, et souffrir des peines éternelles dans l'autre monde.

---

## CHAPITRE V.

*Tigres de la Guyane. Délivrance de Joanna. Fourmis de feu. Curieux spectacle de la Feuille ambulante. Attaque du village rebelle de Gado-Saby. Cruauté des nègres. Industrie des révoltés. Préparatifs de retour en Europe.*

PLUSIEURS de nos officiers s'amusoient à élever de la volaille, mais toutes les nuits un maraudeur inconnu en déroboit plusieurs pièces. On soupçonna que ce pouvoit être une espèce de fouine nommée *Coati-mondi*, et l'on tendit un piège. Deux nègres se placèrent en sentinelle, et au bout d'une heure,

ils entendirent crier les poules ; un d'eux tira la corde , et l'autre courut s'assurer du voleur qui étoit un jeune tigre : cet animal fit de vigoureux efforts pour se sauver ; mais on lia avec de grosses cordes le coffre dans lequel il étoit pris, et on le jeta dans la rivière où on le retint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé.

Il n'y a point de vrais tigres en Amérique , mais des animaux qui leur ressemblent : le plus grand est le *jaguar* de la Guyane. Ce quadrupède, que plusieurs auteurs ont représenté comme foible , méprisable , et de la taille d'un lévrier , est, au contraire , très-fort , très-féroce , et long quelquefois de six pieds. Il est d'une couleur orange-foncée , il a le ventre blanc et le dos rayé de barres noires. Il dévore un mouton ou une chèvre avec autant de facilité que notre chat domestique tue un rat ou une souris.

Les vaches même et les chevaux ne sont pas à l'abri de sa furie : il les dépèce pour en boire le sang. Quelquefois le jaguar a enlevé dans la campagne de jeunes négresses et leurs enfants ; mais sa force et sa rage échouent contre le serpent aboma.

Le second animal du même genre est le *couguar* ou *tigre rouge*, qui est moins grand et plus léger ; sa robe est d'un rouge-brun, sa poitrine et son ventre d'un blanc-sale : il a le poil long, tacheté. Les deux autres espèces sont le *chat-tigre* et la *jaguarette*.

Ces animaux montent quelquefois sur les arbres, mais presque toujours ils se placent en embuscade sous des feuilles, d'où ils s'élancent sur leur proie. Ils en boivent le sang tout chaud. Lorsqu'ils ne sont point pressés par la faim, ils sont très-lâches, et il ne faut qu'un chien pour les mettre en fuite. Ils ont une grande peur du

feu , et c'est le moyen le plus sûr de les éloigner.

Le commandant du poste de l'Espérance étant mort , je fus choisi pour le remplacer. C'est ici le moment de rendre compte du genre de vie habituel des planteurs de Surinam.

Lorsqu'un colon réside dans son habitation , ce qui est rare , il sort de son hamac au lever du soleil , c'est-à-dire vers six heures du matin (1). Alors il se rend sous une espèce de vestibule , au-devant de la maison , où il trouve son café et sa pipe. Une demi-douzaine de beaux esclaves des deux sexes viennent le servir. Pendant son déjeûner le commandeur l'aborde humblement , lui rend compte des travaux de la veille , du nombre des nègres

---

(1) Nous avons déjà dit que sous les Tropiques les jours sont presque toujours égaux aux nuits. (*Note du Traducteur.*)

qui ont pris la fuite , qui sont tombés malades , qui sont morts ou qui se sont rétablis , de ceux qu'on a achetés , ou des enfants qui sont nés. Il donne aussi la liste des esclaves qui ont commis des fautes , et on inflige de suite à ces malheureux un certain nombre de coups de fouet , pendant lesquels ils disent : *danky masera* : « merci , maître. »

Au commandeur succède le chirurgien , qui est un nègre , et vient faire également son rapport : après eux une vieille femme amène tous les enfants nègres de la plantation ; ceux-ci frappent des mains , à la vue de leur maître , le saluent en chœur , et on les envoie déjeûner.

Cela fait , le planteur se promène en habillement du matin , qui consiste en un caleçon de toile fine , en bas de soie blancs et en pantoufles de maroquin jaune ou rouge ; il a de

plus une robe flottante de belle étoffe des Indes , un bonnet de coton d'une finesse extrême , et un castor à bords très-larges , pour garantir sa figure du soleil. Il se promène la pipe à la bouche.

Quelquefois il fait une course à cheval pour visiter sa plantation , et revient sur les huit heures , afin de s'habiller s'il a quelque visite à faire. Cet habillement de cérémonie consiste en une veste et un habit de toile blanche. On le conduit à sa barque , sous un vaste parasol que porte un jeune nègre.

Si le planteur ne quitte point son habitation , il déjeûne à dix heures , et s'assied , pour prendre ce repas , devant une table couverte de jambons , de langues fumées , de volailles ou de pigeons bouillis , de plantains , de cassave , de pain , de beurre , de fromage , etc. Sa boisson est de la bière

forte ou du vin de Madère, de Champagne et du Rhin : son commandeur lui fait compagnie, mais en se tenant à une distance respectueuse.

Après ce repas le planteur prend un livre ; il joue aux échecs ou au billard, ou fait de la musique, jusqu'à ce que la chaleur du jour le force à rentrer dans son hamac pour faire sa méridienne. Deux nègres l'éventent pendant son sommeil. Sur les trois heures il se réveille, prend un bain, se parfume, et va dîner avec son commandeur. A six heures le commandeur revient comme le matin, fait distribuer des punitions s'il y a lieu, et le maître passe la soirée à boire du punch léger et autres liqueurs, à jouer aux cartes ou à fumer : il se couche vers dix ou onze heures.

L'état fâcheux de ma santé m'ayant obligé de céder le commandement à un autre officier, et de retourner à

Paramaraïbo , je fus bien étonné d'y trouver un présent de bœuf fumé et de langues fourrées , de vin de Madère , de bière forte , de rhum , de jus de citron , et en outre un beau jambon et un magnifique chien d'arrêt. Ces deux derniers articles m'étoient envoyés de la Virginie par un matelot anglais à qui j'avois rendu quelques services à Surinam. Soigné par la tendre Joanna , je recouvrai du moins la tranquillité.

Je reçus en même temps d'Europe une lettre par laquelle on m'annonçoit que pour environ deux cents livres sterling (1) , tous frais compris , je pourrois racheter Joanna et son fils. J'étois hors d'état de me procurer une somme aussi considérable , et j'aurois été contraint d'abandonner ces malheureux qui m'étoient si chers , sans la bien-

---

(1) Quarante mille huit cents francs.

veillance de la veuve d'un respectable colon, madame Godefroy, qui voulut bien m'en faire l'avance. Joanna ne consentit à accepter sa liberté, que sous la condition qu'elle demeureroit engagée à madame Godefroy jusqu'à ce que toute la somme fût restituée. Elle alla porter elle-même l'écrit où je stipulois cette condition expresse.

Madame Godefroy, cette excellente femme, lui répondit: «Hé bien! j'y consens; viens ma Joanna; tu seras non mon esclave, mais ma compagne; je te ferai construire une maison dans mon orangerie; mes esclaves t'y serviront jusqu'à ce que la Providence dispose de moi: alors tu seras parfaitement libre, et le seras même avant ce terme, dès l'instant où tu desireras ton affranchissement, que tu mérites autant par ta bonne conduite que par ta naissance.»

Sur ces entrefaites ma santé s'étant de nouveau rétablie, je rejoignis nos troupes.

Les rebelles, enflés de plusieurs succès, eurent l'audace d'insulter notre camp, et de pousser dans les environs des hurlements pendant la nuit. Le colonel jura de tirer vengeance de cette bravade.

Les nègres rebelles sont ordinairement armés d'un fusil et d'une hache. Leurs cheveux, quoique laineux, sont tressés près de la tête : c'est le signe par lequel les insurgés se distinguoient de nos chasseurs ou des autres nègres-marrons qui ne s'étoient point associés avec eux. Ils portoient la barbe taillée en pointe. Leur vêtement principal étoit une bande de toile de coton jetée négligemment sur leurs épaules, laquelle leur servoit aussi de couverture pour se coucher. Ils avoient autour des

reins une *camisa* ou *mouchoir*. Ils portoient une gibecière de peau , de petits cordons de coton autour des poignets et des chevilles comme une parure , et enfin autour du cou un *obia* ou *amulette* , dans laquelle les nègres ont une grande confiance.

Quelquefois ils mettoient sur leur tête les bonnets rouges qui distinguoient nos chasseurs , et profitoient , pour nous surprendre , des méprises qui en résultoient.

Souvent ils ont employé un autre stratagème. Les armes à feu étant rares parmi eux , plusieurs se mêloient dans les rangs , portant sur l'épaule un morceau de bois de la forme d'un fusil. Cette ruse de guerre a souvent effrayé les esclaves des plantations , et les a empêchés de les défendre.

Nous campâmes sur les bords d'un marais , où les mousquites nous in-

commodoient horriblement. Ne pouvant chasser ces insectes par la fumée, de peur que la lueur du feu n'avertit nos ennemis, j'ai vu des soldats creuser en terre des trous pour y placer leur tête en se couchant étendus sur le ventre et couverts de leur hamac. Un de nos nègres m'enseigna un moyen encore plus commode d'être à l'abri des mousquitoes.

« Maserà, me dit-il, grimpez avec votre hamac sur quelque grand arbre et dormez-y. Vous n'y serez pas attaqué par un seul de ces mousquitoes, tous seront suffisamment attirés par l'odeur des hommes qui sont au-dessous. » Je suivis ce conseil, et m'en trouvai très-bien.

Si les mousquitoes nous dévoroient pendant la nuit, nous étions assaillis pendant le jour par des myriades de petites fourmis, appelées *fourmis-de-feu* à cause de la douleur que cause leur

morsure. Ces insectes sont noirs et excessivement petits; mais ils s'amasent en tel nombre, que souvent les fourmillières nous barroient le passage, et que si par malheur on passoit dessus, on avoit la jambe et les pieds couverts de ces animaux. La cuisson produite par leur piqûre est trop vive pour être l'effet de leurs pinces, je pense qu'elle est l'effet de quelque venin que les fourmis font couler dans la blessure (1). Nos soldats en éprouvoient un tel tressaillement, qu'on eût dit qu'ils étoient échaudés par de l'eau bouillante.

Un jour j'appercus à terre un objet

---

(1) Ce que notre auteur présentoit comme une simple hypothèse, est aujourd'hui reconnu des naturalistes et des chimistes. Le venin des fourmis est un acide très-violent, auquel on a donné le nom d'*acide formique*, mais dont les propriétés ne sont pas encore bien connues. (*Note du Trad.*)

qui me sembla d'abord une feuille d'arbre, mais qui se mit ensuite en mouvement, et grimpa sur le tronc d'un arbre : c'est ce que l'on appelle dans la colonie *la feuille ambulante*. C'est un insecte dont les aîles ressemblent parfaitement à une feuille.

L'araignée-buisson, du même pays, est énorme, et hideuse au-delà de toute expression. Sa piqûre occasionne la fièvre, et même des accidents encore plus graves : elle suce le sang des jeunes oiseaux. Sa toile est peu étendue, mais très-forte.

Comme nous approchions d'un repaire des rebelles, un de nos chasseurs me fit la description suivante de la manière dont les nègres se battent entr'eux.

« Masera, me dit-il, les deux partis se forment en compagnies de huit ou dix hommes, commandés par un capitaine qui, au son du cor, dirige

toutes leurs évolutions. Quand ils combattent ils se séparent sur-le-champ, se couchent à terre, et font feu presque à bout portant à travers les arbres. Chaque commandant est aidé par deux nègres sans armes ; l'un prend sa place s'il est tué, l'autre emporte le corps de peur qu'il ne tombe au pouvoir de l'ennemi (1). »

Le 22 août, à dix heures, nous rencontrâmes un petit détachement de rebelles, chacun avec un panier vert sur le dos. Ils firent feu sur nous, et jetant leurs fardeaux à terre ils s'enfuirent à toutes jambes. Nous apprîmes depuis qu'ils portoient du riz dans un autre établissement, pour y subsister quand nous les aurions expulsés de Gado - Saby, où ils étoient alors.

---

(1) Les nègres ont l'horrible coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis. Quelques-uns, comme les Caraïbes, les déchirent avec leurs dents.

Nous marchâmes rapidement , et essayâmes d'une garde avancée deux décharges de mousqueterie. Notre avant-garde , dont je faisois partie , marcha toujours en avant , au risque d'être enveloppée et taillée en pièces.

Quand notre principal corps d'armée nous eut rejoints , et que nous eûmes pénétré dans le bois , un feu terrible commença des deux côtés ; cependant l'ennemi se retira , et nous pénétrâmes jusqu'à l'entrée d'une belle campagne couverte de riz mûr ; au fond de la plaine on voyoit s'élever en amphithéâtre le village des rebelles.

Un feu roulant semblable au bruit du tonnerre dura plus d'une heure dans cette même campagne ; nos chasseurs nègres se conduisoient avec autant d'intrépidité que d'adresse ; mais les chasseurs blancs étoient trop prompts , et tiroient presque toujours à coups perdus , jusqu'à ce que plu-

sieurs eussent réussi à imiter nos nègres. Plusieurs de nos soldats furent blessés, et quelques - uns mortellement.

Les rebelles, pour nous rendre l'approche plus difficile, avoient jonché la plaine de gros troncs d'arbres auxquels les racines étoient encore attachées ; cependant nous escaladions ces remparts sous leur feu, et gagnions toujours du terrain.

Un de ces infortunés se croyoit invulnérable à la faveur de son amulette ; il montoit sur un tronc d'arbre, ensuite il descendoit pour recharger son fusil, et revenoit tirer un autre coup avec le plus grand sang-froid ; il fut enfin couché en joue et atteint par un de nos soldats.

Nous étions sur le point d'entrer dans le village des rebelles lorsqu'un de leurs capitaines voyant leur perte inévitable, y mit le feu à notre vue.

Ces maisons de bois , couvertes de feuilles sèches , s'embrasèrent en un clin d'œil. Cette résolution courageuse prévint non seulement le carnage que les soldats ont coutume de faire dans le premier moment de la victoire , mais elle procura aux rebelles la facilité de faire leur retraite avec les femmes , les enfants et les effets les plus précieux.

Rien n'étoit plus affreux dans les derniers moments de ce combat , que le feu continuel de la mousqueterie , les jurements et les hurlements des nègres , les gémissements des blessés et des mourants , le son des cors qui se faisoient entendre de tous côtés , le bruit et le pétillage causé par l'incendie , tandis que les flammes et la fumée montoient en tourbillons jusqu'aux nues.

Maîtres du champ de bataille , nous visitâmes les ruines fumantes de ce

village, qui consistoit en une centaine de maisons. Nous trouvâmes au milieu des cendres quelques objets qui avoient échappé à l'action du feu, tels que des couverts d'argent, des couteaux, des tessons de porcelaine et des pots de terre. Nous vîmes trois crânes d'hommes fixés à des pieux : c'étoient les déplorables restes de quelques-uns de nos braves compagnons. Ce qui nous surprit davantage, ce fut de trouver deux têtes de nègres qui paroisoient fraîchement coupées. Nous apprîmes que deux jeunes gens, pour avoir parlé en notre faveur, avoient été mis à mort dans la nuit du 17.

Nous donnâmes la sépulture à ces tristes débris, et voulûmes goûter quelque repos. Je fus vivement affligé du spectacle révoltant qui se passa sous nos yeux. Nos chasseurs nègres s'amusoient à se jeter les têtes qu'ils

avoient coupées à leurs ennemis. Toutes remontrances furent inutiles, parce que c'étoit, disoient-ils, la coutume de leur pays. Ils terminèrent leur jeu barbare par donner des coups de pied à ces têtes, en leur coupant le nez, les lèvres, les joues, les oreilles; ils arrachèrent même les mâchoires, qu'ils firent sécher à la fumée, ainsi que les mains droites, pour les montrer comme des preuves de leur victoire à leurs parents et à leurs femmes.

Nous nous tenions sur nos gardes de peur de surprise. La plus grande partie de la poudre étant épuisée, le colonel donna ordre de se coucher à plat-ventre, et de ne pas faire feu, à moins d'absolue nécessité. Pendant toute la nuit il y eut une sorte de colloque entre les rebelles et nos chasseurs; chaque parti se livroit à des imprécations et à des menaces contre

l'autre. Les premiers qualifioient les seconds de traîtres à leurs compatriotes ; ils les défioient à un combat corps à corps, jurant qu'ils ne souhaitoient rien de plus ardemment que de tremper leurs mains dans le sang de ces coquins, qui avoient été les principaux auteurs de la destruction de leur village et de leurs plantations.

Les chasseurs répondoient que les révoltés n'étoient qu'un ramas de brigands, contre qui ils se battroient en nombre moindre de moitié, s'ils osoient présenter leurs vilains visages ; et qu'ils n'avoient quitté leurs maîtres que parce qu'ils étoient trop lâches pour travailler.

Ils s'insultèrent par des cris de guerre, par des chants de victoire et par le son du cor : ensuite le feu recommença du côté des rebelles, entremêlé de hurlements que répercutoient les échos de la forêt. M. Four-

geoud voulut prendre part à cette singulière conversation : un de nos sergents et moi nous lui servîmes d'interprètes. Nous étions obligés de crier très-fort, mais ce dialogue m'amusa beaucoup. Le colonel promettoit aux rebelles la vie, la liberté, des provisions et toutes choses en abondance s'ils vouloient se rendre. Ils répondirent en riant aux éclats, qu'ils n'avoient rien à attendre de lui ; que c'étoit un *franc* à demi affamé qui s'étoit sauvé de son pays ; que s'il avoit le courage de venir les voir, ils ne lui feroient aucun mal, et le régäleroient bien ; qu'ils nous trouvoient plus à plaindre qu'eux ; que nous étions des esclaves blancs loués à quatre sous par jour pour nous faire tuer ou mourir de faim ; qu'ils nous méprisoient trop pour perdre leur poudre contre nous ; mais que si les colons ou leurs commandeurs osoient rentrer dans

les bois, il n'en échapperoit pas un seul; qu'ils réservioient le même sort à nos perfides chasseurs; qu'ils trouveroient bientôt l'occasion de s'en venger, et que Bonny (leur capitaine) seroit incessamment gouverneur de la colonie.

Les rebelles se dispersèrent au lever du soleil.

Le feu de l'ennemi nous avoit tué peu d'hommes : ce mystère s'expliqua lorsque les chirurgiens, en pansant les blessures, trouvèrent dans la plupart très-peu de balles de plomb, mais de petits cailloux, des boutons d'habits et de petites pièces de monnoie d'argent, qui ne faisoient qu'effleurer la peau. Nous trouvâmes aussi à plusieurs fusils des rebelles, au lieu de pierres, de petites mèches de jonc.

Ces nègres ont beaucoup d'industrie quand ils sont libres et tranquilles dans les forêts. Ceux dont nous avons

détruit l'habitation ne manquoient ni de gibier ni de poisson ; leurs champs étoient couverts de riz, de manioque, d'ignames, de plantains, etc. Ils savent extraire du sel des cendres de palmier comme font les Indous, ou bien ils y suppléent avec du poivre rouge.

Nous trouvâmes auprès d'un vieux tronc d'arbre une caisse remplie d'un excellent beurre qu'ils tirent de la graisse clarifiée des vers palmistes. Ils en font aussi avec l'huile de pistache épaissie. Ils ont du vin de palmier en abondance. Le latanier fournit tous les matériaux de leurs maisons. Le calebassier leur donne des vases très-commodes ; ils font leurs hamacs avec les filaments soyeux d'une certaine plante : il pousse même sur les palmiers des bonnets d'un tissu naturel. Les abeilles sauvages leur fournissent de la cire et du miel. Ils

pourroient élever des animaux domestiques et de basse-cour, mais ils craignent que les cris de ces animaux, sur-tout le chant du coq, ne fassent découvrir leur retraite.

Toutes leurs plantations furent dévastées, mais nous nous aperçûmes que les rebelles avoient emporté beaucoup de provisions, et que l'objet des cris qu'ils faisoient entendre pendant la nuit et des coups de fusil qu'ils tiroient, étoit de nous tromper sur la force réelle de leur arrière-garde, tandis que le gros de leur troupe, hommes, femmes et enfants, chargés de paniers remplis de riz, s'éloignoient avec précipitation.

Le colonel Fourgeoud déclara qu'il poursuivroit Bonny, quand ce devroit être à l'extrémité du monde. Les chasseurs nègres furent envoyés à la découverte, mais ils furent surpris par un corps de rebelles, et presque tous

massacrés. Ce malheureux événement nous força à la retraite.

Tel fut le résultat de la prise de Gado-Saby. Nous ne fîmes ni prisonniers ni butin, mais rendîmes cependant un grand service à la colonie, en détruisant de fond en comble ce repaire des révoltés.

Nous allâmes camper sur les bords de la Cottica, et ne vîmes rien de remarquable sur la route, qu'un grand nombre de fourmis d'un pouce de longueur et parfaitement noires. Ces insectes dépouillent promptement un arbre de ses feuilles, les découpent en petits morceaux de la forme d'une pièce de douze sous, et les emportent sous terre. Ces feuilles servent de nourriture aux larves ou petits des fourmis qui n'ont pas assez de force pour s'en procurer eux-mêmes.

Nous reçûmes un renfort de soixante hommes, tant noirs que blancs.

Je fus bien alarmé, en me réveillant à quatre heures du matin, de me trouver baigné dans du sang coagulé, quoique je ne ressentisse aucune douleur. Je me levai en sursaut et courus trouver le chirurgien, tenant un brandon allumé et tout couvert de sang. A cet aspect singulier, à ma pâleur, à mes vêtemens en désordre, on auroit pu me demander comme le fait Hamlet au fantôme :

« Es-tu un esprit bienfaisant, ou l'ombre d'un réprouvé ? Apportes-tu avec toi l'air du ciel, ou le souffle de l'enfer (1) ? »

Le mystère étoit, que j'avois été mordu par le vampyre ou spectre de la Guyane, qu'on appelle aussi *chien-*

(1) Be thou a spirit of health, or goblin  
damn'd,  
Bring with thee airs of heav'n, or blasts  
from hell !

*volant* de la Nouvelle-Espagne , et que les Espagnols nomment *perro-volador*. C'est une chauve - souris d'une grosseur monstrueuse , qui suce le sang des hommes et des bestiaux quand ils sont endormis , et quelquefois jusqu'à ce qu'ils meurent. Comme la manière dont agissent ces animaux est vraiment étonnante, je vais essayer d'en donner une idée distincte.

Quand son instinct lui a fait connoître que la personne qu'il veut attaquer est tombée dans un profond sommeil, le vampyré se place ordinairement auprès de ses pieds. Là , tandis qu'il agite ses immenses aîles pour rafraîchir le dormeur , il fait au bout du grand orteil un trou si petit , qu'une épingle pourroit à peine y passer , et que cette blessure ne cause aucun mal. Par cet orifice il continue de sucer le sang jusqu'à ce qu'il soit forcé de dégorger. L'animal

continue ainsi à sucer et à dégorger, jusqu'à ce qu'il devienne hors d'état de voler, et que sa victime soit passée quelquefois d'un sommeil temporaire au sommeil de l'éternité.

Il pique ordinairement les bestiaux à l'oreille, mais toujours à un endroit où le sang coule spontanément. On mit des cendres de tabac sur ma plaie afin d'arrêter l'hémorragie, je me lavai ainsi que mon hamac, et j'observai tout autour du lieu où j'avois dormi, plusieurs petits tas de caillots. Le chirurgien jugea que j'avois perdu au moins douze ou quatorze onces de sang.

J'ai tué un de ces vampires, à qui j'ai trouvé trente-deux pouces et demi d'envergure; on dit que quelques-uns ont trois pieds d'étendue dans la même direction.

Ce fut dans la matinée qui suivit cet événement, que nous nous mêmes en

marche à travers des marais , pour suivre la piste des rebelles. Parmi les plaies dont nous étions affligés, je ne dois pas omettre une nuée de sauterelles qui dévoroient tout sur leur passage. Elles sautoient pendant le jour sur nos tables et nos sièges ; la nuit elles nous tourmentoient en se promenant sur notre visage.

Une négresse que nous fîmes prisonnière , nous apprit que Bonny maintenoit parmi ses troupes la plus exacte discipline. Il ne confioit des armes à aucun de ses nègres qu'après l'avoir fait servir comme esclave pendant plusieurs années, et s'être assuré de son courage et de sa fidélité. Ses nombreux vassaux étoient contraints de se soumettre sans murmurer à tout ce qu'il lui plaisoit d'ordonner. Cette femme avoit un fils, nous les renvoyâmes l'un et l'autre à la plantation de leur ancien maître. Cet en-

fant éprouva une telle frayeur lorsqu'il apperçut pour la première fois un cheval ou une vache , qu'il tomba dans d'affreuses convulsions. Il ne pouvoit souffrir qu'aucun blanc le touchât. Jusqu'alors il n'avoit point vu d'hommes de cette couleur : il les appeloit *yorica* , nom qui dans le jargon des nègres signifie *le diable*.

Nous rencontrâmes quelquefois dans les marais des lamantins ou vaches marines , et des tapirs. Ce dernier animal est une sorte d'hippopotame , il a une trompe mobile comme celle d'un éléphant , mais qui lui est inutile , à cause de son extrême longueur. Sa peau est épaisse et d'une couleur brune : il se nourrit d'herbes et de diverses plantes aquatiques. Sa timidité est telle , qu'à la moindre alarme il plonge dans l'eau et s'y tient long-temps caché. La chair du tapir est fort délicate.

Ce fut dans cet état de choses que le colonel Fourgeoud reçut du prince d'Orange l'ordre formel d'abandonner ses expéditions et de se rembarquer pour l'Europe. Ce changement nous fit revenir à Paramaraïbo, où nous nous occupâmes avec empressement des dispositions de notre départ. J'étois le seul qui ne s'en réjouît pas. Je n'avois encore payé qu'un foible à-compte sur la somme que je devois à madame Godfroy pour la rançon de Joanna. Heureusement il se présenta des obstacles qui s'opposèrent à notre embarquement.

Sur ces entrefaites, le nègre Quacy, qui étoit le prophète, et en quelque sorte le roi de ses compatriotes (c'étoit lui qui leur vendoit les obias ou amulettes dont j'ai parlé), partit pour la Hollande, et reçut du colonel Fourgeoud des recommandations pour le prince d'Orange.

## CHAPITRE VI.

Oiseau-murmure. *Essaim d'abeilles sauvages. Constitution physique et mœurs des nègres. Objets divers d'Histoire naturelle. Nouvelle expédition contre Gado-Saby.*

LE 27 mars 1776 je fis encore une fois mes adieux à la ville de Paramaraïbo, à Joanna et à son fils, et j'allai reprendre le commandement du poste de l'Espérance. Pour me loger commodément, je me fis construire un palais semblable à celui qu'occupoit le capitaine Bouny, et qui étoit une espèce d'habitation aérienne très-commode.

La chasse étoit mon délassement habituel. Je prenois souvent des oiseaux-murmures ou oiseaux-mouches

pourprés. Ce volatile n'est pas plus gros que le tiers du doigt ; et dépouillé de ses plumes il n'est pas plus fort qu'une grosse mouche ; il a un plumage de couleur changeante , vert éclatant et foncé à l'ombre ; au soleil il est d'un pourpre brun et brillant mélangé d'azur ; sa tête est ornée d'une petite touffe de plumes vertes , noires et or ; sa queue et ses ailes sont d'un noir lustré ; son bec noir , long et crochu à l'extrémité , est grand comme une épingle. Sa langue fourchue , et semblable à un fil de soie rouge , lui sert à pomper le nectar ou suc des fleurs. Il construit sur une feuille d'ananas sauvage ou d'aloès nain , un nid gros comme une coquille de noix , presque entièrement composé de coton , et dans lequel la femelle pond deux œufs semblables à des pois. Le mouvement de ses ailes produit un bourdonnement qui lui

a fait donner son nom d'oiseau-murmure.

Dans une des escarmouches qui ne cessoient d'avoir lieu, un nègre rebelle montra une rare présence d'esprit. Un de nos chasseurs l'ayant couché en joue, cet homme s'écria :

« Eh quoi ! voudriez-vous tuer un de vos camarades ? » Dieu m'en préserve ! répondit le chasseur, qui crut s'être trompé, et baissa son arme : au même instant il reçut une balle à travers du corps et en mourut.

Le 26, le courage et l'adresse d'une jeune négresse nommée *Clardina*, me causa une grande surprise. Ayant vu passer un cerf auprès d'elle, cette femme le saisit au milieu de sa course par une jambe de derrière. Comme elle n'étoit pas assez forte pour l'arrêter, elle se laissa traîner un espace considérable, et ne lâcha prise qu'après avoir été grièvement blessée.

On ne pouvoit monter dans ma maison qu'à l'aide d'une échelle. Un de mes voisins étant venu me rendre visite , eut à peine touché le seuil de ma porte , qu'il fit un saut du haut de l'échelle en bas , en jetant de grands cris , et alla se plonger dans la rivière la tête la première.

Je découvris que cet événement étoit causé par un énorme nid d'abeilles sauvages qui s'étoient logées dans le chaume. Je me sauvai à tout tour , et ordonnai aux esclaves de détruire bien vite ce nid. Ils en furent empêchés par un vieux nègre , qui me dit : « Masera , il y a long - temps que ces abeilles vous auroient maltraité , si vous aviez été un étranger pour elles , mais ce sont vos vassales , elles vous connoissent bien , et jamais ne blesseront ni vous ni les vôtres. »

Curieux d'éprouver si cela étoit vrai , j'ordonnai à Quaco de monter

l'escalier presque nu , ce qu'il fit sans être piqué. Je le suivis également sans danger : je secouai même le nid , les insectes sortirent en bourdonnant , et m'entourèrent le visage , sans qu'aucun d'eux cherchât à me piquer.

Depuis je me suis fait un plaisir de conserver cette petite ruche , et elle me servit de corps-de-garde. A mon grand amusement , elle fit quelquefois sauter lestement plusieurs commandeurs , à qui je proposois , sous quelque prétexte , de monter mon échelle quand je voulois punir leur injustice et leur cruauté.

Le même nègre m'assura qu'il y avoit autrefois dans la plantation de son maître , un arbre où s'étoient établis une troupe d'oiseaux et un essaim d'abeilles , lesquels vivoient ensemble dans une espèce d'alliance offensive et défensive. Si des oiseaux étrangers venoient déranger les abeilles , leurs

alliés emplumés les repousoient aussitôt : de même , si des abeilles étrangères osoient s'introduire dans les nids des oiseaux , l'essaim tout entier se jetoit sur les aggresseurs et leur donnoit la mort.

Le 15 juillet nous quittâmes de nouveau le poste de l'Espérance , les troupes s'embarquèrent sur les vaisseaux de transport.

Le 21 nous reçûmes notre solde en papier de la colonie , sur lequel nous fîmes une perte considérable. Je portai tout mon argent à madame Godefroy. Cette excellente femme me pressa vivement d'emmener mon fils et sa mère en Europe , mais ce fut en vain. Joanna fut inébranlable , et déclara qu'elle ne partiroit point que sa rançon ne fût complètement acquittée. Nous nous résignâmes tristement à une prochaine séparation. Je m'embarquai , et le contentement

le plus parfait régnoit sur tous les visages (excepté un seul). Quel fut donc notre étonnement à tous, lorsqu'au moment de lever l'ancre nous vîmes entrer dans la rivière un vaisseau porteur de dépêches, par lesquelles il étoit ordonné à notre régiment de rentrer dans les forêts et de rester dans la colonie jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes qui devoient incessamment venir de Hollande !

Je fus le seul que cette nouvelle ne plongea point dans la consternation. Les soldats de marine refusoient de débarquer. Le colonel Seybourg et moi nous fûmes obligés de les contraindre à faire les trois acclamations d'usage, *vive le stathouder*.

J'ai déjà dit que, selon mon opinion, la couleur noire des nègres étoit causée par la nature du climat brûlant qu'ils habitent. Quant à leurs formes extérieures, elles différent ab-

solument, de la tête aux pieds, de celles des Européens. Quoique leurs traits prononcés, leurs nez aplatis, leurs lèvres épaisses, leurs joues saillantes nous paroissent des difformités, nous sommes forcés cependant d'admirer leurs yeux noirs et brillants, leurs dents blanches et bien rangées. Un des avantages de leur tempérament ou de leur teint, c'est qu'on ne voit jamais parmi eux aucun individu languissant et pâle. Les rides et les autres outrages du temps ne sont pas aussi remarquables chez eux; mais lorsqu'un nègre est sérieusement malade, sa peau noire devient d'une couleur d'olive des plus désagréables.

Les nègres sont plus propres que nous à tous les exercices qui exigent de l'agilité et de la vigueur. Musculeux et forts près du tronc, ils ont les extrémités des membres plus déliées; leur poitrine est belle, mais ils ont

les hanches étroites : leurs cuisses sont pleines et fortes, leurs bras le sont aussi au-dessus du coude , mais leurs poignets et la partie inférieure de leurs jambes sont alongés. Il faut peut-être attribuer la forme arquée de leurs jambes à la manière dont la mère porte l'enfant sur son dos , les jambes écartées et pressées contre sa taille. De plus on ne leur apprend pas à marcher : ils rampent sur l'herbe et le sable , et ne se tiennent droits que quand ils en ont la force et la volonté.

Pendant les deux premières années la mère fait avaler souvent à son enfant une grande quantité d'eau , après quoi elle le secoue avec violence deux fois par jour ; elle le prend aussi par une jambe ou par un bras , et lui lave le corps dans la rivière. Les filles reçoivent la même éducation que les garçons. Quand elles ont un certain âge , elles ne le cèdent aux hommes

que par la grosseur : quelques-unes leur sont même supérieures à la course, au pugilat, à la danse, et même pour nager et grimper sur les arbres. Elles sont remarquables par leur fécondité. Une négresse esclave a eu neuf enfants en trois ans et en trois couches. La première fut de quatre enfants ; la seconde de deux ; la troisième de trois.

Les filles arrivent de bonne heure à l'âge de puberté, mais se flétrissent bientôt. Cependant il est des nègres qui parviennent à une extrême vieillesse. J'en ai vu deux qui avoient plus de cent ans (1).

La chronique de Londres, du 5 octobre 1780, parle d'une négresse nom-

---

(1) J'ai vu à Paris une négresse que l'on disoit âgée de cent quatorze ans. Elle paroissoit bien portante, et une seule personne suffisoit pour la soutenir quand elle marchoit.

(Note du Traducteur.)

mée *Louisa Truxo* , qui vivoit à Cordoue de Tucuma dans l'Amérique méridionale, et étoit âgée de cent soixante-quinze ans.

J'ai toujours observé dans la constitution des nègres cette particularité , que, s'ils sont propres à soutenir, dans les jours les plus chauds de l'été, des fatigues excessives, ils résistent mieux au froid et à l'humidité que les Européens.

Les nègres que l'on amène à Surinam parlent divers idiômes d'Afrique, suivant le pays dont ils viennent ; mais ils se sont créé dans la colonie une langue qui est un mélange de hollandais , de français , d'espagnol , de portugais, et sur-tout d'anglais , parce que les premiers Européens qui ont formé des établissemens dans la colonie , sont venus d'Angleterre. Cette langue est soumise à des règles grammaticales. Tous les mots finissent par une voyelle comme dans l'italien.

Elle est si agréable, si douce et si sonore, que les habitants de Surinam, du meilleur ton, aiment à s'en servir. Les traces de l'origine anglaise s'effacent peu-à-peu dans les plantations voisines de la capitale, mais se conservent dans celles qui en sont plus éloignées. En voici un exemple : cette phrase, *nous aimons à vivre ensemble*, se diroit : *we like* ou *we love to live together*. J'ai entendu une négresse de la Cottica dire : *we lobée fo lebée togeddere* ; tandis qu'à Paramaraïbo l'on diroit en dénaturant davantage la prononciation : *way bouko for tanna marandera*.

Il est démontré que les nègres, tout mauvais musiciens qu'ils sont, deviennent, par l'éducation, susceptibles d'une grande délicatesse d'oreille, et peuvent se livrer à la poésie. Parmi ceux qui brillèrent dans ce genre de littérature, il faut citer en première

ligne Phillis-Wheatley , esclave à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, qui apprit la langue latine , et composa , sur divers sujets , trente - huit pièces de poésie fort élégantes; on les a publiées en 1773.

Les lettres sentimentales d'Ignace Sancho , nègre attaché au service du duc de Montague , sont bien connues et ne déshonoreroient pas la plume d'un Européen. Je prouverai jusqu'à quel point les nègres possèdent le don de la mémoire et du calcul par une lettre que le docteur Rusch , de Philadelphie , adressa à un de ses amis de Manchester.

« Je parcourois , dit le docteur , le Maryland avec quelques habitants de cette ville : nous entendîmes vanter la facilité étonnante qu'avoit un nègre de cette ville, nommé *Thomas Fuller*, pour les calculs d'arithmétique ; et nous le fîmes venir. Une personne

de la compagnie lui demanda combien de temps avoit vécu un homme âgé de soixante-dix ans , tant de mois , de semaines et de jours. Il répondit en une minute et demie. Alors celui qui avoit adressé la question prit la plume, fit le calcul, et dit qu'il s'étoit sûrement trompé, et que le nombre annoncé étoit trop fort. Non , Masera , répliqua le nègre , c'est que vous oubliez les années bissextiles ; alors l'Américain calculant l'espace compris dans celles-ci , trouva un total semblable à celui de Fuller (1). Ce

---

(1) Ce prodige ne me paroît pas impossible à expliquer. Le nègre à qui l'on s'amusoit sans doute à faire souvent des questions de cette nature , pouvoit savoir par cœur et d'avance combien il y avoit de mois , de semaines et de jours , dans un nombre rond d'années , comme dix , vingt , vingt-cinq , cinquante et soixante ans. Il ne lui restoit plus alors qu'à faire mentalement une opé-

même nègre, dans une autre occasion, multiplia de mémoire neuf chiffres par neuf autres. »

J'en ai connu un qui savoit l'alcoran par cœur. Quelle faculté dans des hommes qui n'ont appris ni à lire ni à écrire !

Il n'y a point de nation plus superstitieuse que les nègres. Outre leurs lockoman ou devins et leurs amulettes, ils ont encore des espèces de sibylles qui rendent des oracles. Elles dansent en rond au milieu d'une assemblée nombreuse, et avec une extrême vivacité jusqu'à ce que leur bouche se remplisse d'écume et qu'elles tombent en convulsions. Tout ce qu'elles or-

ration très-courte, de la nature de celles qu'on exécute avec les *Comptes faits de Barême*. La multiplication de neuf chiffres par neuf autres me paroît plus difficile, mais le nègre pouvoit encore s'aider dans ce calcul par un procédé purement mécanique. (*Note du Trad.*)

donnent dans cet accès de rage doit être religieusement exécuté par la foule qui les entoure.

Ce pouvoir les rend très-dangereuses. Souvent elles commandent aux esclaves de tuer leurs maîtres, ou d'abandonner leurs plantations et de s'enfuir dans les forêts. Aussi les lois de Surinam défendent-elles sous des peines sévères ces scènes de fanatisme.

Ce qui est plus étrange, ces mêmes sorcières savent par le son de leur voix charmer le serpent ammodite (1), et l'attirer du haut d'un arbre. Jamais les nègres ne font de mal à ce reptile : au contraire ils le regardent comme un protecteur et un ami, et s'estiment heureux de le voir entrer dans leurs cabanes. Le serpent descendu de

---

(1) Couleuvre longue de trois à cinq pieds, qui n'est ni venimeuse ni farouche.

l'arbre à la voix de l'enchanteresse, s'entortille autour du bras, de la poitrine et du cou de cette femme, en même temps elle le flatte et le caresse de la main.

Il existe dans chaque famille nègre une défense transmise de père en fils, de manger de la chair de tel ou tel oiseau, poisson ou quadrupède. L'animal ainsi prohibé se nomme *treff*, et ils n'en goûtent jamais.

Les nègres ont les uns pour les autres une extrême bienveillance : le plus pauvre d'entr'eux, s'il n'a qu'un œuf, le partage volontiers avec ceux qui sont présents. Ils en font de même du plus petit verre de rhum.

Si les nations sauvages ont ordinairement beaucoup de générosité et de bonne foi, elles ont aussi, entr'autres défauts, une grande disposition à la vengeance. On peut dire que l'amitié des nègres est aussi vive que

leur haine est implacable. C'est un fait notoire, qu'un nègre cruellement maltraité par son maître, en tira vengeance de la manière suivante :

Son maître étant sorti avec sa femme, le nègre ferma toutes les portes, et à leur retour il se présenta avec leurs trois enfants sur une plate-forme, au haut de la maison. On lui demanda pourquoi il n'ouvrait pas : pour toute réponse, il jeta à leurs pieds le plus jeune des enfants. Le mari et la femme menacent, il précipite le second ; ils supplient, l'esclave furieux jette froidement le dernier et se précipite à son tour.

Un autre, pour se venger de la femme, poignarda le mari dont il n'avoit reçu aucune offense, et déclara ensuite que l'assassiner elle-même ce n'eût été qu'une vengeance momentanée, mais que la priver de ce qu'elle avoit de plus cher étoit un long

supplice dont l'idée seule le flattoit.

Habiles dans l'art des empoisonnements, ils cachent le poison sous leurs ongles ; et plongeant seulement un doigt dans un verre d'eau, ils donnent une mort lente , mais sûre. Ils ont étendu leur vengeance à des familles entières , et même à tous les habitants d'une plantation. Ils l'ont portée au point de faire périr quatre-vingts esclaves , leurs parents et leurs amis , afin de priver leurs maîtres de cette partie importante de leur propriété.

Le mépris qu'ils ont pour la vie rend le suicide très-commun parmi eux. On en a vu qui , pour se soustraire aux mauvais traitements dont on les accabloit , se plongeoiert dans les chaudières où l'on fait bouillir le jus de la canne à sucre ; privant ainsi à-la-fois leur tyran et de leur personne et d'une partie de sa récolte. Ceux que l'on applique à la torture

avaient quelquefois leur langue, ce qui les étouffe tout-à-coup.

D'autres, pour mourir lentement, ont recours à un expédient singulier ; ils mangent de la terre, ce qui ne permet plus à leur estomac de faire ses fonctions accoutumées, et ils languissent quelquefois plus d'un an. Les lois de la colonie prononcent des châtimens sévères contre tout esclave qui mangeroit de la terre.

Pour reposer l'ame de mes lecteurs des tableaux affligeants que j'ai été obligé de mettre sous leurs yeux, je vais présenter une famille de nègres dans l'état de bonheur et de tranquillité dont ils jouissent sous un bon maître.

Sous un colon humain le travail d'un esclave n'est qu'un exercice salutaire qui finit au coucher du soleil, et lui permet d'employer le reste de son temps à chasser, à pêcher, à

cultiver son petit jardin, ou à faire des paniers et des filets pour les vendre. Du produit de cette petite industrie il achète un ou deux cochons, des canards et autres volailles qui ne lui coûtent rien à nourrir. Dans cette situation il est exempt de chagrins, ne paie point de taxes, et ne regarde son maître que comme un bienfaiteur.

Le mariage n'est point une union légale et indissoluble parmi les nègres; cependant les séparations y sont moins communes que le divorce ne l'est en Europe dans les pays où les lois l'autorisent.

Les esclaves nègres ont une affection singulière les uns pour les autres, et aiment beaucoup à se réunir. Leurs danses sont gaies; et telle est leur passion pour cet exercice, que quelquefois il leur cause la mort.

Sur ces entrefaites le fameux nègre Graman-Quacy, dont j'ai parlé, re-

vint d'Europe , comblé des libéralités du Prince d'Orange. Le stathouder , non content de l'avoir défrayé de son voyage , le renvoya vêtu d'un habit écarlate et bleu , bordé d'un large galon d'or. Il avoit une plume blanche à son chapeau , et ressembloit ainsi à un général hollandais.

Le gouverneur de la colonie donna dans sa plantation d'indigo une fête somptueuse à laquelle je fus invité. L'indigotier est une plante légumineuse. On extrait de ses feuilles et de ses tiges une fécule qui , réduite en pâte , forme la matière colorante d'un beau bleu sombre , connue sous le nom d'indigo.

Le 20 novembre , avertis que les rebelles s'étoient de nouveau rassemblés à Gado-Saby , nous nous mêmes en marche contr'eux , et ravageâmes plusieurs de leurs plantations. Un soir pendant une halte , je vis tout-à-coup

paroître un vieux nègre rebelle, portant une longue barbe blanche, et tenant un tronçon de sabre à la main. Je me levai aussitôt, défendis de tirer sur cet homme, et lui dis d'avancer en l'assurant qu'il ne seroit point maltraité, et que je lui fournirois même les secours dont il auroit besoin.

« Non, non, Masera, » répondit-il d'un air intrépide, et il prit la fuite. Contre mes ordres, deux soldats firent feu sur lui, mais heureusement ils le manquèrent. Ce misérable cherchoit quelque subsistance dans les campagnes désertes que nous avions ravagées.

Le 6 décembre le renfort si longtemps attendu de Hollande, arriva dans la rivière de Surinam. Le 29, nous vîmes arriver six barques chargées de ces malheureux. Ils étoient déjà attaqués du scorbut et d'autres maladies fâcheuses.

Le premier jour de l'an 1777 nous allâmes rendre visite à l'officier commandant. On me fit voir en chemin un philandre ou opossum du Mexique. C'étoit une femelle que l'on conservoit vivante dans une caisse. Elle avoit sous le ventre une poche formée par un repli de sa peau, et velue en dehors comme en dedans. Ses petits, au nombre de cinq ou six, en sortoient quelquefois ; mais au moindre bruit ils y rentroient bien vîte. Ayant pitié de cette pauvre bête, qu'on tourmentoit depuis long-temps, je renversai la caisse sur le côté ; alors la prisonnière s'évada avec ses petits, grimpa légèrement en haut d'un arbre élevé, et se suspendit par la queue à une branche. Comme les animaux de cette espèce sont destructeurs de la volaille, le colonel, craignant pour ses poules, fit, à mon grand chagrin, tirer sur la mère et sur les petits.

L'agilité de cet animal m'étonna d'autant plus, que plusieurs auteurs lui refusent cette qualité.

Un autre ennemi de la volaille est une sorte de belette, nommée *coati-mondi*. Aucun animal après le singe ne monte plus lestement sur les arbres.

Je voyois souvent dans ces forêts le tamanoir, que son avidité pour manger les fourmis a fait appeler le *grand-fourmillier*. Son corps est couvert d'un poil long, rude et touffu; la tête extrêmement alongée, les yeux fort petits, les oreilles courtes et longues; sa bouche, qui n'a pas de dents, est fort petite; sa queue est d'une longueur énorme, et garnie de longs poils comme celle d'un cheval. L'animal se sert de cette queue pour se couvrir le corps quand il veut dormir. Ses jambes sont déliées: celles de derrière sont les plus courtes et ont cinq doigts; celles de devant ont

quatre doigts : les deux du milieu s'avancent plus que les autres , et tous sont armés d'ongles très-forts.

Le fourmillier est mauvais marcheur , mais grimpe avec facilité sur les arbres : c'est un si terrible adversaire , qu'aucun chien n'oseroit le combattre. Il ne lâche point l'animal qu'il a une fois saisi de ses griffes de devant , et retient même le Jaguar , ou tigre de la Guyane , jusqu'à ce qu'il l'ait mis à mort.

Pour se nourrir il s'approche d'une fourmillière , et tire sa langue , qui a vingt pouces de long. Comme elle est humectée d'une matière visqueuse , les fourmis s'y accrochent en grand nombre : alors il la retire dans sa bouche , et recommence cette manœuvre tant qu'il reste quelqu'un de ces insectes dans leur retraite. Il mange aussi sur les arbres des poux de bois et du miel sauvage. Il sup-

porte aisément un long jeûne. Il est facile de l'appivoiser et de le réduire à l'état de domesticité. J'ai vu les Indiens en dévorer la chair avec plaisir. Quelques tamanoirs n'ont pas moins de huit pieds de la tête à la queue.

Le 26, le colonel m'emmena à Paramaraïbo. Je descendis sur un bateau la rivière Cottica. Ainsi finit ma septième et dernière campagne dans les forêts de la Guyane.

## CHAPITRE VII.

*Objets d'histoire naturelle. Notice sur le célèbre Graman - Quacy. Description d'une plantation de café. Embarquement pour l'Europe. Cruelle séparation. Traversée. Conclusion.*

JE décrirai en un seul article quelques objets d'histoire naturelle que je remarquai dans les déserts de l'Amérique.

L'aloès de la Guyane a une tige d'un demi-pied d'épaisseur, et vingt de hauteur. Cette tige, toujours verte, est remplie de moëlle et garnie de feuilles très-pointues, qui vont en diminuant vers la cîme. Celles du pied sont très-nombreuses, longues et larges, pointues, dentelées et hérissées de piquants très-forts. Au haut de la

tige croît un bouquet de fleurs dont le pédoncule contient la semence ou germe d'un autre aloès.

Les singes-hurleurs sont de la grosseur d'un petit bouledogue ; ils ont de la barbe, des poils longs et rouges, et sont extrêmement laids. Ce qui les distingue des autres singes, ce sont les affreux hurlements qu'ils font retentir en chœur, et que l'on entend à un mille de distance. Les nègres assurent qu'ils répètent ces concerts discordants à la haute marée, que leur instinct leur apprend à connoître (1).

Il y a plusieurs espèces de vautours ; les nègres en appellent une le *tingy-fowlo*, ou oiseau puant, à cause des habitudes dégoûtantes de cet oiseau de proie, qui ne se nourrit que de charogne. Le roi des vautours est très-beau ; la peau de sa tête et de son col est nue, et colorée d'écarlate, de

---

(1) L'heure de la marée varie tous les jours.

violet et de brun. Il porte un collier de plumes longues et touffues, dans lequel il peut s'enfoncer de manière qu'on lui découvre à peine la tête.

Nous étions fréquemment désolés par des nuages de poux-volants, qui couvroient quelquefois nos vêtements, au point de les rendre tout gris. Cela vient de ce que les ailes de cet insecte s'attachent à l'étoffe, et se séparent du corps de l'animal quand il veut prendre son essor. Quelques naturalistes croient que les poux-volants ne sont autre chose que les fourmis blanches, qui, à un certain âge, acquièrent des ailes comme d'autres fourmis même européennes.

La spatule est un oiseau de la grosseur d'une oie, et qui ressemble à une grue; son nom lui vient de la conformation de son bec, qui est rond, plat et plus large au bout que près de la tête et dans le milieu.

Le Jabiru est plus gros qu'une cigogne ; il a les plumes du corps d'un blanc de lait, les pennes des ailes et la queue noires. Ses jambes et ses doigts sont d'une largeur énorme ; son cou et son bec sont extrêmement longs : ce dernier se termine par un crochet pointu ; la tête du jabiru est parfaitement noire.

Le carnavatépy et le berklack sont des bois fort utiles pour les constructions et les ouvrages d'ébénisterie. Le premier est superbement rayé de noir et de brun ; et lorsqu'il est travaillé, il exhale une odeur d'œillet. Le second est d'un rouge pâle ou violet.

Un autre arbre porte un fruit singulier, nommé la *boîte de marmelade*. Il est de la forme d'une grosse pomme, mais plus ovale, et tout couvert de duvet. Ce fruit est d'abord vert et devient brun en mûrissant ; son écorce est dure, et s'ouvre en

deux comme une noix. Alors la pulpe ou la moëlle paroît à découvert ; c'est une substance douce et de couleur brune, qui adhère à de gros pepins comme dans les nèfles : les habitants la sucent avec avidité.

Le cèdre de la Guyane n'a pas la forme pyramidale de celui du Liban. Son bois est amer et inattaquable par les insectes : comme son odeur est agréable , on l'emploie à faire des coffres , des buffets et autres ouvrages de menuiserie. Il sert également à la construction des barques couvertes. La couleur de l'aubier est orange-pâle. De son tronc découle une gomme assez semblable à la gomme arabique.

L'arbre à cœur brun (ainsi nommé à cause de sa couleur) sert à de gros ouvrages , et notamment pour la construction des moulins.

Le balata (1) atteint quelquefois

---

(1) En anglais , *bullet-tree*.

soixante pieds de hauteur, mais il n'est pas gros à proportion. Son écorce est grise et unie; son aubier brun et tacheté de blanc. Il est tellement compacte, que le soleil et la pluie ne font point d'effet sur lui. C'est pour cela qu'on le coupe en lattes, pour couvrir les toits en guise d'ardoises ou de tuiles, qui seroient trop lourdes et trop chaudes dans ce pays.

Parmi les visites nombreuses que je reçus à Paramaraïbo, je ne dois pas oublier le fameux Graman - Quacy, nègre affranchi : il vint me faire voir le bel habit et la médaille d'or dont le prince d'Orange lui avoit fait cadeau.

Ce nègre, né sur les côtes de Guinée, avoit réussi par ses manières insinuanes et son industrie, à se procurer non seulement la liberté, mais encore une certaine fortune.

Il avoit parmi les esclaves de la

basse classe le titre de *lockoman* ou de *sorcier*. Il ne se commettoit point de délit sur les plantations, que *Graman-Quacy* ne fût appelé pour découvrir le coupable. Il en venoit souvent à bout par sa pénétration et l'ascendant qu'il avoit sur les nègres. Il empêcha souvent de grands malheurs, et ses bons offices lui valurent des présents considérables.

Le corps des chasseurs et tous les nègres libres avoient en lui une confiance aveugle. Il leur vendoit ses *obias* ou amulettes pour les rendre invulnérables. Munis de ces talismans, les guerriers n'en étoient que plus braves, et ils en servoient d'autant mieux la colonie.

On demandera peut-être comment les nègres ne revenoient pas de leur erreur lorsqu'ils voyoient l'effet des armes atteindre également ceux qui étoient ou n'étoient pas porteurs d'o-

bias ; mais est-il quelque raisonnement, est-il quelque expérience qui puisse corriger de la superstition ceux qui s'y sont une fois livrés ? Si quelque chasseur venoit à être tué en dépit du sortilège, on l'accusoit de n'y avoir point eu de foi et d'en avoir détruit l'effet par son incrédulité.

Quacy ne laissoit pas de vendre ces talismans dont la matière lui coûtoit peu de chose. Ils étoient ordinairement composés de petits cailloux, de coquillages, de cheveux hachés, d'os de poissons, de plumes, etc., le tout renfermé dans un petit paquet que l'on suspend au cou par un cordon, ou que l'on porte d'une autre manière.

Il a découvert en 1730 une racine médicinale, à laquelle il a donné son nom. Elle s'appelle *bois de Quassie* ou *Quacy*. C'est un puissant fébrifuge, qui peut remplacer le quinquina.

Il ne falloit que cette découverte

pour mettre Quacy en état d'amasser de grandes richesses , s'il ne se fût jeté dans des dissipations de tout genre , qui lui causèrent même des maladies graves. Ce nègre ne savoit pas son âge : il disoit seulement qu'il étoit tambour , et battoit la générale sur la plantation de son maître , quand l'amiral François Cassard mit, en 1712, la colonie de Surinam à contribution.

Les planteurs de Surinam ont beaucoup de luxe et possèdent des bijoux de grand prix.

Un des plus riches colons, M. d'Ahlberg , me fit voir deux petites pièces de monnoie d'argent montées en or et entourées de diamants. Je lui témoignai ma surprise du cas qu'il faisoit de deux pièces aussi minces. Il me répondit que c'étoit là tout l'argent comptant qu'il possédoit lorsqu'il vint de Suède , sa patrie , pour faire fortune à Surinam.

« Travaillez-vous ? lui dis-je. — Non. — Demandiez-vous l'aumône ? — Non. — Vous ne voliez pas ? — Non ; mais, entre nous, je faisais l'enthousiaste (1). C'est un rôle qui est quelquefois très-nécessaire, et vaut les trois autres métiers.

Je passai plusieurs jours dans une plantation de café, et suivis dans tous ses détails la culture de cette plante si précieuse.

Le cafier est un arbre qu'on ne

---

(1) On ne comprend pas trop par cette définition quel genre d'industrie exerçoit ce M. d'Ahlberg. Il vouloit dire, sans doute, qu'il arriva dans la colonie avec des plans superbes d'amélioration, de procédés pour la culture, etc. ; qu'à la faveur de belles paroles, de promesses magnifiques, il s'intéressa dans de grandes entreprises, et y fit des profits considérables sans mise de fonds, et même sans un talent bien réel.

(Note du Traducteur.)

laisse croître qu'à la hauteur d'un homme. Ses feuilles sont toujours vertes, lisses, luisantes et foncées en-dessus, pâles en-dessous, et divisées par une nervure saillante. Les branches poussent à peu de distance de terre. Le fruit est une baie ou cerise ovale qui devient d'un rouge brillant. Au milieu se trouvent les deux semences, convexes d'un côté, plates de l'autre, et sillonnées dans toute leur longueur. C'est cette semence que nous connoissons sous le nom de café.

Les habitations où l'on cultive le café ont l'air d'un petit village. Les plantations sont régulières et convenablement arrosées. On cultive ordinairement dans chaque carré deux mille cafiers, à dix pieds les uns des autres. Ces arbres, qui commencent à porter des fruits à l'âge de trois ans, sont à leur perfection à six, et vivent trente ans. Le cafier produit par an

deux récoltes , la première à la fin de juin , l'autre à la fin de novembre.

Pour séparer les semences de la pulpe , on broie les fruits dans un moulin , et après avoir lavé les amandes , on les fait sécher en plein air , après quoi on achève de les dégager de la pellicule qui réunit les deux demi-fèves. Cette opération se fait dans des mortiers de bois : les nègres vont exactement en mesure , et chantent en chœur.

L'année qui précéda notre arrivée, on expédia de cette colonie , pour Amsterdam seulement , douze millions deux cent soixante-sept mille cent trente-quatre livres pesant de cette production importante. Il en résulte , à calculer le taux moyen , une somme annuelle de quatre cent mille livres sterling (1).

---

(1) Près de dix millions de francs.

A la veille de partir pour l'Europe, je m'occupai du sort de Joanna et de mon fils Johnny Stedman. En vertu des lois de la colonie, mon fils étant né d'une esclave, ne pouvoit recouvrer sa liberté que sur une caution de trois mille florins (1).

Je n'avois de caution à offrir que ma parole d'honneur, elle fut acceptée en considération de mes services. Ainsi rien ne s'opposoit plus à ma réunion avec ma petite famille, si je pouvois envoyer d'Europe la somme que je m'étois engagé de fournir à madame Godefroy. Je fis mon testament en faveur de mon fils chéri, et nommai MM. Gordon et Gourlay ses tuteurs pendant mon absence.

---

(1) Cette mesure, qui a été adoptée pour empêcher que les esclaves devenus libres ne soient à charge à la colonie, doit rendre les affranchissemens bien rares.

Notre séparation fut douloureuse. Je passai les dernières heures dont je pus disposer avec madame Godefroy, Joanna et mon fils. Tout-à-coup un matelot vint m'annoncer que la chaloupe m'attendoit . . . Joanna s'évanouit dans les bras de madame Godefroy : sa mère prit l'enfant qu'elle tenoit contre son sein. Ses frères et ses sœurs m'entourèrent en suppliant le ciel de me protéger et en jetant de grands cris. L'infortunée Joanna, âgée de dix-neuf ans, tenoit ses yeux fixés sur moi, et me serroit fortement la main. Elle ne pouvoit parler, sa raison étoit aliénée. Je la pressai avec transport sur mon sein, et m'emparai d'une boucle de ses cheveux. Enfin, je rappelai tout mon courage, et quittai les deux objets de ma tendresse, environnés de soins et d'attentions.

Les deux vaisseaux destinés à nous ramener en Europe, levèrent l'ancre

le 1<sup>er</sup> avril 1777. Une réflexion qui m'aida à surmonter ma tristesse, fut que si je n'avois pas eu tous les soins possibles de ma fortune, j'avois du moins arraché à l'esclavage des êtres intéressants et dignes d'un tel bienfait (1). Je fus payé amplement de cette bonne action par les soins que me prodiguèrent deux d'entr'eux, et auxquels je dus la conservation de mon existence, tandis qu'un grand nombre de mes camarades succombèrent autour de moi, que d'autres languirent continuellement, ou perdirent l'usage de leurs membres, quelques-uns la mémoire, et un ou deux la raison. De près de douze cents hommes embarqués pour cette fatale expédition, il n'en revint qu'une centaine en Eu-

---

(1) Joanna, Johnny et Quaco. Il avoit racheté celui-ci de M. Kennedy, moyennant un prix assez modique. (*Note du Trad.*)

rope, et tout au plus vingt en bonne santé. On comptoit parmi les morts vingt à trente officiers, au nombre desquels étoient trois colonels et un major.

Le 28 mai nous jetâmes l'ancre dans la rade du Texel. Quelques vaisseaux norvégiens étoient arrivés en même temps que nous. Ceux qui les montoient étoient assis en chemise sur le pont et trempés de sueur, tandis que nous, accoutumés à un climat brûlant, nous étions enveloppés de manteaux, et portions des bonnets fourrés pour nous garantir du froid.

Le 24 septembre j'allai à La Haye, et offris au stathouder l'hommage de dix-huit figures en cire que j'avois modelées moi-même. Elles représentoient des Indiens de la Guyane, et des nègres occupés à divers travaux dans une île posée sur une glace.

Je fis présent de mon nègre Quaco

à la comtesse de Rosendaal , qui le fit baptiser , et lui procura des avantages dont je n'aurois pu le faire jouir moi-même. La guerre , qui éclata en 1782 entre la Grande-Bretagne et la Hollande , ne me permettant plus de rester au service des Provinces-Unies , je donnai ma démission. Le Prince d'Orange l'accepta , en me donnant le rang de lieutenant-colonel. La brigade écossaise rentra ainsi au service du roi d'Angleterre.

Je terminerai mon récit en traçant encore une fois un nom que mes lecteurs y ont trouvé si souvent , celui de Joanna , de Joanna qui n'est plus !

Au mois d'août 1783 je reçus de M. Gourlay une lettre qui me navra de douleur. Elle m'apprenoit que le 5 novembre de l'année précédente , la belle et vertueuse Joanna avoit cessé d'exister , et qu'on attribuoit au poison sa fin prématurée. On soup-

çonnoit qu'il lui avoit été donné par des misérables jaloux des marques de distinction que ses excellentes qualités lui attiroient des personnes les plus respectables de la colonie. Sa mère adoptive, madame Godefroy, fit déposer honorablement son corps dans le bosquet d'orangers où elle avoit habité. Mon fils Johnny me fut envoyé avec un billet de banque de deux cents livres sterling (1) sa propriété particulière, et dont il avoit hérité de sa mère.

Je fis élever dans le comté de Devon ce fils qui donnoit les plus belles espérances : il fit des progrès rapides dans ses études. Il possédoit toutes les qualités essentielles à un marin, et fit deux voyages aux Antilles. Il servit avec distinction dans la marine militaire pendant la guerre contre l'Es-

---

(1) Près de cinq mille francs.

pagne. Ce fils, le seul gage qui me restât de Joanna, a suivi sa mère dans la tombe . . . Il a péri en mer à la hauteur de la Jamaïque.

Je n'ai donc plus rien à apprendre au lecteur sur le sort de ceux qui me furent si chers. Qu'il me soit permis seulement d'assurer que dans tous mes récits je n'ai suivi d'autre guide que la simple vérité.

*Fin du Voyage de Stedman , et du Tome XI  
de la 5<sup>e</sup> Année.*

---

T A B L E  
D E S M A T I È R E S  
C O N T E N U E S  
D A N S C E V O L U M E.

~~~~~

VOYAGE à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, par Stedman.

CHAP. I. *Motifs du voyage. Révolte des Nègres dans la Guyane hollandaise. Départ d'une expédition pour les combattre. Arrivée à Surinam. Réception faite aux officiers. Notice historique sur la Guyane.* Page 1

2<sup>e</sup> série ou 5<sup>e</sup> année. II. Stedman. 19

CHAP. II. *Entrevue avec Joanna.*

*Sort malheureux de cette jeune esclave. Traitements cruels envers les Nègres. Départ de plusieurs détachements pour combattre les rebelles. Navigation périlleuse sur diverses rivières. Serpent aboma.*

Page 27

CHAP. III. *Effets du climat sur les soldats européens. Marche d'un détachement à travers les bois et les marais. Réflexions sur la traite des Nègres. Description du cotonnier. Préparatifs pour une nouvelle campagne.*

66

CHAP. IV. *Description du Pipa. Nouvelles courses dans les forêts. Notice sur Paramaraïbo. Plans*

*tation d'Élisabeth. Réunion avec  
Joanna. Sucreries. Contrariétés.  
Expédition contre les rebelles.*

Page 91

CHAP. V. *Tigres de la Guyane.*

*Délivrance de Joanna. Fourmis  
de feu. Curieux spectacle de la  
Feuille ambulante. Attaque du  
village rebelle de Gado - Saby.  
Cruauté des nègres. Industrie des  
révoltés. Préparatifs de retour en  
Europe.*

135

CHAP. VI. *Oiseau-murmure. Essaim*

*d'abeilles sauvages. Constitution  
physique et mœurs des nègres.  
Objets divers d'Histoire naturelle.  
Nouvelle expédition contre Gado-  
Saby.*

167

CHAP. VII. *Objets d'Histoire naturelle. Notice sur le célèbre Graman-Quacy. Description d'une plantation de café. Embarquement pour l'Europe. Cruelle séparation. Traversée. Conclusion.* Page 194

FIN DE LA TABLE.

*Bugrane*, s. f. (βύβραν, béuf; αἴμα, je prends, je retiens) V. *Arrete-bo*

*Buire*, s. f. vase à liqueurs.

*Buis*, s. m. arbrisseau toujours vert. On disoit *bouis*. *Donner le buis*, perfectionner. *Menton de buis*, avance.

\* *Buisse*, s. f. *buice*, outil de corroyer.

*Buisson*, s. m. *buiçon*, touffe de bruisseaux sauvages épineux. — arbr. fruitier nain, taillé en buisson. — petit peu étendu. *Trouver buisson creux*, ne pas trouver dans l'enceinte la chose qu'on a détournée; et fig. ne pas trouver celui qu'on cherchoit. *Il a battu le buisson et un autre a pris les oiseaux*, il a eu de la peine et les autres ont profité; prov.

*Buisson ardent*, V. *Pyracanthe*.

*Buissonneux*, *euse*, adj. *buiçon*, plein de buissons.

*Buissonnier*, *ère*, adj. *buiçon*, qui n'est guère usité qu'en ces phrases: *les lapins buissonniers*, qui n'ont pour nourriture que les buissons; *faire l'école buissonnière*, se promener au lieu de la classe.

*Bukaret*, v. de Turquie, *Valachie*.

*Bukarie*, (*la grande*) prov. de la Russie indépendante. — (*la petite*) dépendant de la Chine. Toutes deux font partie du pays des Usbecks.

*Bulbe*, s. f. (βούβη, bulbe, oignon) oignon de plante. — *de l'urètre*, membrane oblongue qui embrasse ce canal. Les médecins et les naturalistes font un genre.

*Bulbeux*, *euse*, adj. *bulbeus*,

*NOMS des Libraires de la France  
et de l'Étranger chez lesquels on  
peut souscrire.*

|                                    |                                                            |
|------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| Amsterdam . . .                    | GABRIEL DUFOUR.                                            |
| Bayonne . . . .                    | BONZOM.                                                    |
| Béziers . . . . .                  | ODEZEME.                                                   |
| Bordeaux . . . .                   | BERGERET.                                                  |
| Breslaw . . . . .                  | Th. KORN.                                                  |
| Brest . . . . .                    | ÉGASSE, frères.                                            |
| Bruxelles . . . .                  | LECHARLIER, STAPLEAUX,<br>V <sup>o</sup> . LEMAIRE, DEMAT. |
| Dijon. . . . .                     | COQUET.                                                    |
| Francfort-sur-<br>le-Mein. . . . . | Fréd. ESSLINGER.                                           |
| Genève . . . . .                   | PASCHOD, MANGET.                                           |
| La Haye . . . . .                  | VAN-CLEEF.                                                 |
| Lille. . . . .                     | VANACKÈRE.                                                 |
| Londres. . . . .                   | DEBOFFE.                                                   |
| Lyon. . . . .                      | GARNIER, MAIRE.                                            |
| Manheim . . . .                    | FONTAINE.                                                  |
| Marseille . . . .                  | MOSSY.                                                     |
| Metz . . . . .                     | COLLIGNON.                                                 |
| Montpellier. . .                   | DURVILLE.                                                  |
| Moscou. . . . .                    | RISS et SAUCET.                                            |
| Orléans. . . . .                   | BERTHEVIN.                                                 |
| Pétersbourg. . .                   | KLOSTERMANN.                                               |
| Rouen . . . . .                    | VALLÉE fr., rue S.-Godard.                                 |
| Strasbourg . . .                   | LEVRAULT frères, KOENIG,<br>TREUTELL et WURTZ.             |
| Toulouse. . . . .                  | BONNEFOI.                                                  |





